Hommage à JEAN-CLAUDE FRACHON

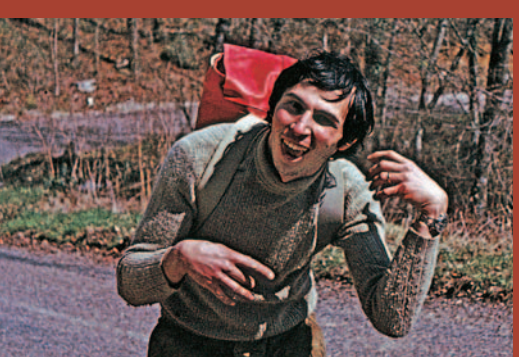
Jean-Claude Frachon au départ du puits de la Mort, gouffre de la Henne-Morte (1976). Cliché Luc Rossigneux.

Avant-propos

Rémy LIMAGNE

On a pu lire la vie de Norbert Casteret, vue par sa fille, dans deux numéros de *Spelunca* en 2000-2001 ; celle de Bernard Gèze contée par un de ses amis et spéléologues de renom, en 1997 ; et plus anciennement, celle de Robert de Joly dans *Spelunca* n°4 de 1968.
Jean-Claude Frachon est de la même pointure.
Et si sa disparition il y a moins d'un an « laisse un grand vide » selon l'expression consacrée, son existence elle, aura légué aux spéléologues et à la spéléologie une masse de travail considérable.
Il mérite bien ces quelques pages dans la revue nationale de la Fédération.
Le Bureau fédéral m'a confié la mission de réaliser ce numéro de *Spelunca*. Sans doute étais-je le mieux placé pour cela, de par ma relation trentenaire avec l'individu, ma proximité géographique avec son domicile, et la possibilité qui m'a été donnée d'explorer – très partiellement bien sûr – sa bibliothèque et son ordinateur. Privilège douloureux d'ailleurs : chacun comprendra l'émotion que peut susciter le fait de fouiller dans les archives personnelles d'un ami décédé…
Tous les témoignages communiqués n'ont pu trouver place dans les 64 pages réglementaires de ce *Spelunca**. D'autant qu'il m'a paru indispensable d'associer l'œuvre au personnage.
C'est pourquoi je me suis appliqué à produire deux articles spéléologiques qui auraient pu – qui auraient dû – être publiés sous la signature de Jean-Claude Frachon.
Ce que vous lirez sur la grotte d'Osselle et la caborne de Menouille est le fruit de la documentation rassemblée ou produite par lui-même.
Son obstination à rendre publiques toutes ses recherches ne laisse aucun doute : ces deux travaux en cours, sur son disque d'ordinateur, allaient aboutir sur le papier, ou sur le web.
Son cœur ne lui en a pas laissé le temps. C'est fait désormais, en son nom.

* Consultables en ligne sur le site du CDS du Jura http://cds39.ffspeleo.fr



Stage technique dans le Doubs (1975). Cliché Gérard Picard.

Plongée dans un siphon jurassien (1976). Cliché Robert Le Pennec.

Dans un « gouffre » jurassien (1994). Cliché Robert Le Pennec.

L'empreinte **d'un géant**

François JACQUIER
Spéléo-club San-Claudien - Président CDS 39

Parfois j'aimerais faire partie de la nouvelle génération de spéléologues !
Ceux-là qui n'ont connu le Frach' qu'au hasard de quelques assemblées, ceux qui ne garderont de lui que l'image d'un sexagénaire chenu et un peu enveloppé qui parlait très fort en réunion. Ceux-là ne seront sans doute guère plus affectés par sa disparition qu'à la lecture d'un simple fait divers. Mais pour les quelques autres, ceux pour qui s'achèvent vingt, trente voire quarante ans de camaraderie, de complicité teintée d'admiration ! Pour ces derniers, une partie d'eux-mêmes s'est effondrée ce 26 octobre au soir. Le vide est vertigineux, des pans entiers de souvenirs sonnent maintenant le creux, une indicible sensation d'être désormais orphelins.

Orphelin ! C'est le mot qui est venu spontanément et sans concertation sur toutes les lèvres. Son influence aura été telle sur la spéléologie jurassienne que tous ceux qui l'ont approché en garderont à jamais une marque indélébile, quasi génétique. Combien d'éléments de notre « quotidien spéléo » sont nés sous son impulsion ? Combien de publications qui font toujours référence ont vu le jour sous sa plume ? Combien d'explorations ? Combien de topographies ? Combien de stages ? Combien de plongées ? ...

> Combien de publications qui font toujours référence ont vu le jour sous sa plume ?

Certes, Jean-Claude n'avait pas que des copains ; son tempérament volcanique et son engagement inébranlable pour certaines idées lui ont valu quelques inimitiés tenaces. Mais, amis ou adversaires, il aura eu le mérite de ne jamais laisser personne indifférent.

Comment rester de marbre devant sa culture éclectique ou son potentiel de travail hallucinant ? Comment ne pas avoir été agacé par son éternel refus de la médiocrité et de l'à-peu-près ?

La disparition d'un tel monument nous a tous laissés incrédules, dubitatifs ; les déficiences biologiques touchent donc aussi les géants ?

Ceux qui l'ont connu au plus fort de sa forme se souviendront d'un infatigable meneur d'hommes, d'un explorateur accompli qui parachevait systématiquement ses investigations de terrain par des topographies, des rapports et des publications dont nous avons tous profité un jour ou l'autre.

L'âge aidant, il avait peu à peu réduit ses activités purement spéléologiques pour se consacrer à la communication, essentiellement par le biais de son site Internet.

François Jacquier.

Escalade hivernale à la grotte des Moulins, Jura (1980). *Cliché Robert Le Pennec.*

Lors d'un week-end technique à Béruges, Vienne (1981), à droite : Juan Espejo. *Cliché Olivier Réau.*

Exercice de secours dans le Doubs. *Cliché Alain Couturaud.*

Le Frach' ne se raconte pas en quelques lignes, il faudrait sans doute plusieurs ouvrages pour cerner réellement cette figure emblématique. Toutefois, j'aimerais faire revivre quelques traits du personnage au travers de trois courts récits personnels. Trois épisodes seulement parmi des centaines qui ont forgé sa légende.

Baume de la Favière
28 décembre 1984

Par un froid sibérien nous nous étions retrouvés tout à fait par hasard dans ce nouveau gouffre encore en pleine exploration. Après quelques légers élargissements du méandre vers –100, les puits s'étaient brusquement enchaînés devant nous contre toute attente. Sans plus de protocole, le matériel des deux équipes avait alors été réuni pour faire face à ce don du ciel. En tête, Philippe Gilotte plantait frénétiquement les spits tandis que le Frach' et moi peaufinions l'équipement tout en scrutant dubitatifs cette perspective verticale qui se perdait dans l'inconnu. Derrière nous, dans un bruit de fond, le Luc ronchonnait à propos de l'heure tardive et d'un repas de famille dont tout le monde se foutait éperdument. Finalement, vers vingt heures, devant les injonctions du Luc et surtout devant l'épuisement total du stock de cordes, il fallut faire demi-tour et remonter vers la surface. Le Frach' me précédait de deux ou trois fractionnements quand je l'entendis me crier : « *Si je ne me suis pas trompé dans mes additions on a allégrement dépassé les –200 !* ».

Son affirmation m'avait alors ramené brusquement à la réalité. Dans le feu de la découverte, j'avais complètement oublié où nous étions et du même coup de cumuler les longueurs de cordes utilisées. De prime abord, ce chiffre me semblait très exagéré pour le Jura, mais quelques jours plus tard les chiffres de la topographie lui donnèrent raison, une fois de plus…

Source de l'Ain
20 octobre 1985

Cette année-là, la sécheresse automnale avait été exceptionnelle pour les investigations dans la source et il fallait absolument mettre le paquet avant le retour de la pluie. Le Frach' avait donc coordonné une suite d'explorations collectives en mettant à contribution une bonne partie des clubs jurassiens. Ce dimanche était plus particulièrement réservé à une campagne de plongée. Dans un premier temps, Bébert avait fait une pointe de 140 m dans le siphon des Plaques et lors du portage retour, comme il restait de l'air dans les bouteilles, Jean-Claude avait un peu insisté pour que j'aille jeter un œil dans le siphon aval où, quelques années auparavant, un passage de galets avait mis un terme à sa propre tentative. Sans me faire trop prier, j'avais accepté tout en renâclant pour la forme à propos du matériel qui n'était pas le mien… Plus chanceux que lui, je réussis à franchir le passage et à progresser de 45 m au-delà.

Une fois ressortis et changés, nous nous retrouvons tous au bistrot de Sirod à la nuit tombée. La salle est déjà envahie par une horde de chasseurs tonitruants et il faut jouer fin pour trouver un coin de table libre. C'est alors le moment des bilans où chacun revit sa propre plongée au bénéfice des autres. Moi qui m'exprime plus facilement avec un crayon que par des paroles, je trace un croquis de ma plongée directement sur la nappe en papier, entre une tache de café et une auréole de bière. Je n'omets rien : le talus de galets, les dunes, l'éboulement terminal. Le Frach' pose des questions, je rajoute une section, il émet des hypothèses, le tout dans un brouhaha assourdissant. Puis vint le moment de se quitter. On se lève, on va payer au comptoir avant de sortir. Mais, curieusement, le Frach' retourne vers la table comme s'il avait oublié quelque chose. Et là, au milieu des rires gras et d'une épaisse fumée bleutée, je le vois encore déchirer proprement le morceau de la nappe et le glisser dans sa sacoche… Je présume que ce bout de papier sale, comme des milliers d'autres, est encore soigneusement archivé dans un dossier, identifié, daté, numéroté.

Gouffre de Pierrefeu
22 avril 2005

Au retour d'une visite de routine, je visionne tard le soir quelques photographies numériques prises dans ce

Baume de la Favière (Jura) (1985). *Clichés François Jacquier.*

gouffre. En zoomant sur un coin de paroi de la salle terminale, j'ai la surprise de découvrir un nom inscrit au crayon de papier sur une coulée de concrétion : Chevrot. Je sais que ce patronyme est en rapport avec les balbutiements de la spéléologie dans le Jura mais j'ignore si ce vaillant explorateur est lié ou non au gouffre de Pierrefeu. Il n'y a qu'une personne pour éclairer ma lanterne et j'envoie ce message à 23 h 55 à : frachon.jclaude@wanadoo.fr :

– « *Le Gouffre de Pierrefeu faisait-il partie des explorations du docteur Chevrot ? Et là je sais, tu vas vouloir m'en mettre plein la vue en me donnant la date exacte, les références biblio, la liste de tous les participants et le nom du gamin du village qui a aidé à porter les sacs…* »

À 0 h 15 la réponse suivante me parvient :

– « *Évidemment ! Le gouffre de Pierrefeu a été exploré en "première" lors de quatre descentes, par l'équipe du Club alpin français de Lons-le-Saunier :*

- *Le 17 juin 1895, par MM. Chevrot, Küss et Guérillot. Ils se sont arrêtés ce jour-là en haut de l'à-pic conduisant au fond de la dernière salle.*
- *Le 21 juin 1895, par MM. Chevrot, Küss et Guérillot.*
- *Le 8 juillet 1895, par MM. Bidot, Chevrot, Jacquemin, Küss et Guérillot.*
- *Le 18 août 1895, par MM. Chevrot, Küss, Guérillot, Viré et Wiriath.*

Le Dr Chevrot a publié une description et une topo assez fidèle du trou dans Spelunca*, bulletin de la Société de spéléologie, n°4, décembre 1895, p. 115-118.*

Je n'ai pas le nom des gamins du village, mais j'ai celui du propriétaire du trou à l'époque (1895) : c'était le général Chomereau… »

Et vlan !… Plein la vue comme d'habitude…

Désormais qui va pouvoir reprendre le rôle de garant de la spéléométrie et de l'historique des cavités du Jura ? Qui va corriger nos doublons et qui va refréner nos revendications de « premières » en apportant pour preuves des entrefilets de publications vieux parfois de plus de cent ans ?

Je crois qu'il est encore trop tôt pour mesurer l'ampleur réelle de sa perte, mais il est certain que son œuvre et son empreinte perdureront encore pendant de nombreuses décennies. ●

Ma **Frach'**

Georges MARBACH

Georges Marbach à la grotte du Cul-de-Vau, Doubs (1963). *Cliché Bruno Dressler.*

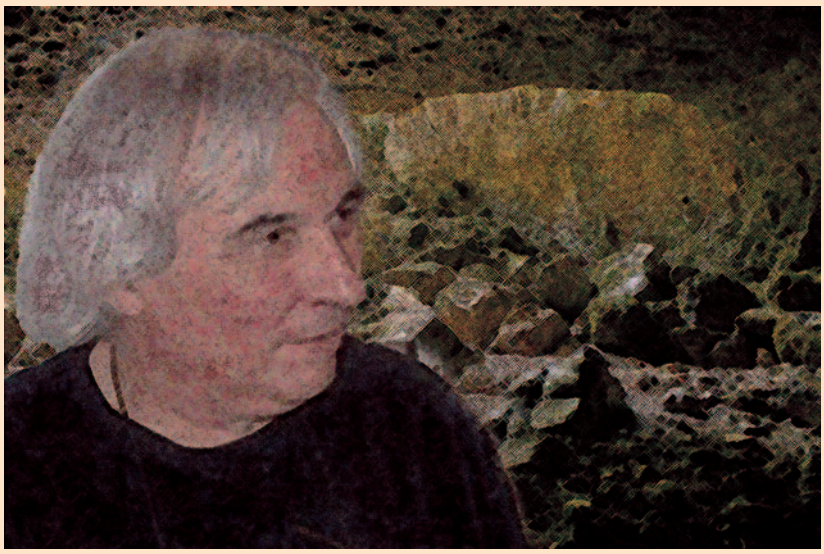
Voilà.

Nous l'avons porté en terre. Nous avons refait ces gestes dérisoires : passage du goupillon, bouquets de mots, fleurs jetées sur cette bière qui, dernière frachonnade, refusa obstinément d'entrer dans le caveau. Enfin, nous avons bu, non pour oublier, mais pour nous souvenir ; et nous avons échangé des rires mêlés de larmes furtives, essuyées sans honte.

Ces rites sans âge ont, comme chaque fois, fonctionné : la boule que nous avions, là, au fond de nous, s'est dénouée. Nous avons, au fil de ces heures suspendues, fait notre deuil. Chacun s'en est allé, rasséréné, poursuivre son chemin ; et les mots, qui refusaient de sortir, sont revenus.

Chacun s'en est allé, rasséréné, poursuivre son chemin ; et les mots, qui refusaient de sortir, sont revenus.

J'ai connu Jean-Claude en 1963 en Haute-Saône, à la résurgence du Cul-de-Vau, au hasard d'une invitation où Bruno Dressler, heureux possesseur d'une 2 CV, m'avait conduit depuis Paris. Très vite, nous avions eu conscience de nous retrouver au milieu d'un règlement de compte tordu entre Francs-comtois. C'était l'époque des « prises de date » dans *Spelunca*, qui permettaient à des clubs de quasi retraités de s'arroger des droits exclusifs sur une cavité, pour ne l'explorer ensuite qu'à dose homéopathique. Le Cul-de-Vau était verrouillé par la bande à Nuffer, et le luxe des installations extérieures, avec abri, table, bancs et autres patères disait bien que ces gens-là passaient plus de temps hors de la grotte que dedans, où une terrible cascade repoussait censément tous leurs assauts. La bande à Frachon avait décidé de changer ça, et nous nous retrouvions enrôlés par hasard dans une exploration pirate, mais où le fumet de la première avait vite éteint de possibles remords. La cascade avait été avalée en une bouchée, et la rivière torchée jusqu'au siphon amont, les narines au ras de l'eau, qui à l'époque, était encore claire. Au retour, les choses prirent un tour franchement picaresque, avec déséquipement en règle



Montage François Jacquier.

Les quatre premiers directeurs de l'Ecole française de spéléologie : Gérard Duclaux, Jean-Claude Frachon, Georges Marbach et Michel Letrône, 7 décembre 1985. *Cliché XXX.*

du matériel en place, puis dans un entrain joyeux, réduction des commodités extérieures à l'état de ruines fumantes. Nous, les Parisiens bien élevés, regardions les yeux ronds ce déchaînement de violence où s'entrecroisaient des vociférations, des éclats de bois et des éclats de rire. Des Huns n'auraient pas fait mieux ; mais c'est un fait que la fin des prises de date en fut précipitée, et, d'ailleurs, il y a prescription.

Surnageait de cette épopée destructrice l'image d'un garçon doué d'une énergie certaine et d'une répartie incisive, mais pas franchement fréquentable ; lorsque, l'année suivante, en 1964, j'avais retrouvé mon Frachon au stage initiateur de Chalain. J'étais stagiaire et lui cadre, nous avions tous les deux vingt ans.

L'ambiance était toute différente et j'eus l'occasion de découvrir l'autre face de ce Janus : le spéléologue véloce à l'esprit rapide disposait aussi d'une remarquable culture générale et scientifique. C'est à Chalain qu'a vraiment débuté notre amitié. En dehors des activités du stage, son côté potache ressortait bien vite et sa gouaille prenait le dessus : le gaillard savait s'amuser, et le fréquenter n'était pas triste. J'étais séduit. Il nous avait entraînés à deux ou trois dans la première traversée Menouille-Cerdon. Une fois dans la sinistre bassine où il faut s'immerger pour franchir l'étroiture siphonnante, il avait déclaré sobrement : *« Pour réchauffer la flotte, pissons dedans ».*

Ce n'est que plusieurs années plus tard, en 1970, que nous nous sommes retrouvés pour encadrer le stage moniteur à Font d'Urle. Puis l'EFS nous a pris. Nous nous sommes alors vus très régulièrement, au Conseil fédéral ou dans les réunions de la commission, tout au long de ces années où, après que Michel Letrône m'eut confié la direction de l'EFS, il fallait monter une nouvelle organisation, avec une double filière technique et pédagogique. Son esprit d'analyse était sans égal ; de plus, il parlait bien, et sa force de persuasion était grande. Le contredire était toujours un quitte ou double. Nous avions la même stratégie mais souvent une vue tactique différente : lui préférait démolir avant de rebâtir, descendre ses adversaires en flammes pour nettoyer le terrain, quand je privilégiais une évolution plus consensuelle. Sa méthode était plus efficace en terme de rapidité de résultats, mais il y avait parfois des dégâts collatéraux.

> L'énorme masse de travail qu'il effectuait ne l'empêchait pas de vivre encore à cent à l'heure et de rester un déconneur de première force.

À la FFS, la commission secours était en pleine mutation, et nous y militions activement.

Que de joutes oratoires passionnantes, avec un tel bretteur !

Lorsqu'en 1976 mon activité croissante de fabricant de matériel m'a paru incompatible avec des responsabilités fédérales, je n'ai vu que lui comme successeur possible. Et il a pris en main l'EFS, jusqu'en 1979. Lui a continué une vie fédérale riche, aussi bien au niveau local que national, puis international. Qui ne le sait ?

Ces activités débordantes ne l'empêchaient pas de mener sa vie d'explorateur, accumulant les découvertes, se jetant à fond dans la plongée qui se structurait et dont il fut l'un des principaux acteurs. Il fut appelé successivement à la direction de cette commission, puis à celle des secours, où son impulsion fut décisive. Il mena là d'autres combats, contre l'immobilisme, contre la médiocrité, et aussi contre « les rouges », dont ce fils de pompier resta pourtant l'adversaire acharné.

S'il aima plus que tout sa chère Franche-Comté, il avait sévi aussi dans le massif d'Arbas, où l'avait conduit son

Exercice de secours, rivière de la Baume, SSF du Jura, juin 1992. *Cliché Pascale Lafosse.*

service militaire, et surtout au réseau de la Dent de Crolles. La belle aura eu comme amants successifs Chevalier, Petzl, Letrône et Frachon, excusez du peu !

L'énorme masse de travail qu'il effectuait ne l'empêchait pas de vivre encore à cent à l'heure et de rester un déconneur de première force. Il était toujours souriant, sinon hilare, animé d'une incroyable force vitale et d'une constante envie de s'amuser. Être à sa table était l'assurance de réussir une joyeuse soirée, et les réjouissances commençaient dès l'apéro, à coup de « Capitaine Paf ». Il y avait parfois des risques à le côtoyer : au repas du congrès de Grasse, alors qu'Hervé Tainton tentait de tenir les convives malgré le retard du traiteur, la Frach' excitait les Francs-comtois contre les Rhône-alpins, dirigeant les tirs d'aïoli et de verres d'eau jusqu'à l'anarchie finale qui ne se termina que par l'évacuation de la salle.

Ce n'était pas un tendre. Son culot monstre le poussait toujours aux limites et il n'hésitait jamais à déclencher le chahut, ni à mettre à mort en public un adversaire qu'il méprisait. Il avait sa cour et ses souffre-douleur.

Au fil du temps, nous nous sommes constamment revus, toujours avec le même plaisir ; il y avait alors toujours un moment où la conversation dérapait, sur un sujet grave ou futile, et où nous prenions par principe des partis opposés, même s'ils étaient intenables, pour le simple bonheur d'échanger des arguments, de rompre des lances. Il m'appelait dans ces moments-là : « l'épicier » et moi : « le rat d'égout »… Les hostilités cessaient lorsqu'il me disait : « Quoi qu'il en soit, j'ai un dossier sur toi. Il y a tout, même ce que tu as oublié. Si je publie, tu es cuit ! ».

Et moi, je lui rappelais sa « galère », en souvenir de la réunion de conciliation de Marseille, en janvier 1974, lors de la première guerre entre la FFS et l'EFS. Une entrevue convoquée astucieusement par le président Propos dans sa ville, en un lieu inconnu, le Vieil arsenal des galères. Lâché pour une fois par son bon sens habituel, Jean-Claude n'avait pas trouvé l'adresse, errant dans la ville deux jours pour finir par arriver après la bataille, furieux de n'avoir pu lancer dans le débat les grenades dégoupillées qui lui étaient coutumières.

Réunion du CDS 39 au CREPS de Chalain (1995). *Cliché Robert Le Pennec.*

Ces dernières années, des soucis de santé l'avaient éloigné du terrain. Il s'était donc investi à fond dans l'informatique, qu'il mettait évidemment au service de sa passion souterraine. *« Quelle bénédiction que l'ordinateur »*, m'écrivait-il, *« qui me permet depuis mon petit coin du Jura de rester en contact étroit avec tout le milieu spéléo ».*

Notre dernière rencontre date de la soirée « Spéléoulipologie » il y a deux ans à Lyon. Comme en 1964, mais avec trente-neuf ans de plus, nous étions dans la même situation : lui au jury et moi candidat ! Il m'avait présenté la craquante Isabelle, et la soirée à la brasserie Georges avait duré fort tard.

Jean-Claude était capable d'exploser en colères homériques, comme de se faire bénédictin pour enrichir et compiler dans le silence de son bureau les fiches des cavités du Jura.

Une vie ne suffit pas pour faire le tour d'un tel homme, dont j'ai encore découvert le jour de sa mise en terre de nouvelles facettes, des talents cachés, des solidarités insoupçonnées.

La Frach', quelle stature : féru de régionalisme, spéléologue complet, amateur de femmes, bibliophile reconnu, débatteur passionné et passionnant, personnage extraverti mais secret, goûtant bon vin et bonne chère ; et encore meneur d'hommes, amateur de poésie, tribun ; tour à tour bâtisseur et destructeur, charmeur et carnassier, grande gueule et grand cœur, amoureux de la vie jusqu'à l'excès…

Jusqu'à ce jour funeste où ton cœur t'a lâché, après une alerte l'été dernier. Tu as tout réussi, même ta mort, faisant un dernier bras d'honneur au naufrage de la vieillesse.

Mais quel vide tu nous laisses ! Nous n'aurons plus le bénéfice de la truculence de tes sorties, des ressources de ta vaste culture, du chatoiement de ton esprit.

Ce disant, c'est évidemment sur nous que nous pleurons, avec notre égoïsme ordinaire. C'est à nous qu'il manque, et c'est nous qui nous sentons une nouvelle fois frôlés par l'aile de la mort. Si, comme le disait Montaigne, « philosopher, c'est apprendre à mourir », quel chemin avons-nous encore à parcourir avant d'apprivoiser la Camarde !

En apprenant la mort de Jean-Claude, et le premier vertige passé, toutes ces complicités, ces batailles, ce compagnonnage, tout cela m'a submergé ; et j'ai pensé aux dernières paroles des Quat'z'arts de Brassens, qui sonnent comme un avertissement : oui, « Les vrais enterrements viennent de commencer ».

Le lendemain, me revenaient en boomerang quelques lignes de la main de Jean-Claude, à propos d'une anecdote qu'il avait évoquée incidemment sur la liste Internet spéléo, deux semaines avant sa mort : il s'était retrouvé une fois, par le plus grand des hasards, invité par l'une de ses connaissances à une soirée chez Brassens. Et voici qu'un co-listier lui avait demandé, en privé, d'en dire plus. Jean-Claude lui avait fait une réponse lapidaire bien dans sa manière :

« Si tu avais été présent à ma place ce jour-là, tu aurais été timide comme un gamin, ému comme une pucelle, saoul comme un cochon (comme tous les gens présents) et comblé d'entendre Brassens te chanter "l'Auvergnat" en remplaçant "l'Auvergnat" par "le grotteux"… »

Alors je me représente la scène.

J'imagine ces deux libres penseurs face à face. La voix du grand Georges. Et ces paroles, si connues, mais qui prennent maintenant une résonance poignante :

« Toi le grotteux, quand tu mourras,
Quand le croque-mort t'emportera,
Qu'il te conduise à travers ciel
Au Père éternel ». ●

« Toi le grotteux, quand tu mourras,
Quand le croque-mort t'emportera,
Qu'il te conduise à travers ciel
Au Père éternel ».

Comment Jean-Claude arrive à **l'EFS**

Michel LETRÔNE
Directeur EFS de 1969-1973

« Pèlerinage » annuel à la Dent de Crolles (août 2005). Cliché Isabelle Parnot.

Automne 1960. Je participe à une réunion du Spéléo-club de Lons-le-Saunier animée par Guy Coulois et nous évoquons des actions en faveur de la création d'une fédération. Parmi les spéléologues présents, je remarque un jeune qui pose beaucoup de questions et que je trouve bien sympathique. Il s'appelle Jean-Claude Frachon. Nous parlons du célèbre réseau de la Dent de Crolles dont, avec mon club, les Tritons, nous avons repris l'exploration et je l'invite à nous rejoindre au mois d'août 1961. J'avais aussi invité quatre jeunes lyonnais en recherche de club.

Fin juillet 1961. Ils ont rendez-vous au col des Ayes, après une bonne heure de marche, car il n'y a pas encore de route qui monte jusqu'au col du Coq, Jean-Claude et les Lyonnais, dont Gilles Babenko, sont là.

Pour les tester, je les envoie, après avoir remonté les puits du Mât (20 m), de la Cloche (20 m) équiper les grands puits Marie-Suzon (35 m), et des Cannelures (20 m) du « méandre Guillemin », qui, lui-même n'est pas du gâteau. Le lendemain, ils ressortent fatigués mais enchantés. Ils en redemandent. Je sens qu'ils vont être « des bons » parce que ce que je leur avais demandé n'était pas du facile et ils ont du matériel qui fonctionne bien. Pour moi, c'est un critère !

Le surlendemain 7 août, je rentre avec eux. En bas de ces puits, nous découvrons la rivière que nous baptisons « Tritonne ». Nous la remontons et sommes arrêtés à la base d'un énorme puits que nous laissons aux générations futures.

Chaque expédition dure au minimum dix heures d'efforts intenses et nous avons bien besoin d'une journée pour récupérer.

Donc, le 9, c'est avec Jean-Claude et Jean-Paul Dotto que nous allons « attaquer », bien en forme, la suite du boyau des Souffrances découvert en octobre l'an dernier. Nous y arrivons sans histoire.

Une équipe de trois « bons », ça « tourne rond ». Pour moi c'est l'idéal. Aucune perte de temps, rien à dire, tout se fait tout seul, ça fonce ! On se comprend sans rien dire !

Franchissement toujours aussi pénible du boyau des Souffrances ! Là, nous avons le choix entre deux branches. Nous prenons le méandre de gauche et descendons le puits Fournier découvert et baptisé le jour où j'ai fait ma chute dans le puits de la Cloche. Là commence l'inconnu !

Il nous reste heureusement trente mètres d'échelles car un nouveau puits démarre à sa base. Difficile recherche d'un amarrage solide à défaut d'être bien placé (nous ne connaissons pas encore les spits).

C'est le « Frach' » qui inaugure, ce sera donc le puits Frachon, vingt mètres ! Il hurle d'en bas que ça continue et qu'il semble que ça s'agrandit, nous le rejoignons aussitôt en rappel sur mousqueton en ce temps-là.

Depuis le haut du méandre Guillemin, nous avons descendu plus de 200 m et il reste une cinquantaine de mètres avant de nous trouver au niveau du Grand collecteur ainsi nommé par Pierre Chevalier.

Nous sommes en plein suspense, le courant d'air est violent et un « je-ne-sais-quoi » dans la configuration générale et dans l'écho de nos bruits me dit que nous sommes arrivés dans un volume important.

Effectivement, après quelques mètres de galerie étroite et boueuse nous arrivons à un carrefour. Pas très grand ce carrefour, mais nos voix et raclements reçoivent de plus en plus d'échos. L'excitation monte. Nous laissons à gauche un joli départ de galerie (je vais revenir ici en 1964, cette galerie mène au puits de l'Abandon et au puits des Salauds). Mais aujourd'hui nous descendons. En face de nous une galerie très inclinée va en s'agrandissant.

> Parmi les spéléologues présents, je remarque un jeune qui pose beaucoup de questions et que je trouve bien sympathique.

Jean-Claude se met à courir comme un lapin, nous crions notre joie et déboulons dans une immense galerie… « le Métro ! ». Je crois que le mot a jailli de nos trois bouches… et ça continue en amont et ça continue en aval, un grand tube, d'un noir profond des deux côtés… Ce seul moment de jouissance justifie toutes les souffrances pour parvenir à cette découverte que nous savons déjà être primordiale pour la suite de nos explorations.

Nous n'avons pas pris le matériel de topographie, j'ai froid, et pour couronner le tout nous n'avons pour manger qu'un malheureux morceau de Comté (content le Frach' ?) et un tube de lait Nestlé à moitié percé.

Tous bien d'accord, nous rentrons. Il y a 200 m de puits et méandres à remonter. Nous sommes encore en bonne forme et chacun remonte en

« auto-assurance » et nous retrouvons la surface, les étoiles et les odeurs végétales après seize heures d'exploration.

Les explorations continuent et je connais de mieux en mieux notre Frach'. C'est un « solide » et vivre en sa compagnie est des plus agréable et même amusant. Il est tellement bien acclimaté à notre équipe « Rhône-Alpes » qu'il ose maintenant en dire du mal au profit des « Francs-comtois ». Les mots volent bas au cours des soirées ! Mais tout s'arrange autour d'un verre de « Tchouk-tchouk ». Il s'agit de l'unique boisson du camp : de l'Antésite, deux gouttes… qui sont restées jusqu'à ces derniers jours dans son vocabulaire quand nous avions soif : un « tchouk-tchouk », mais c'était désormais de l'Arbois !

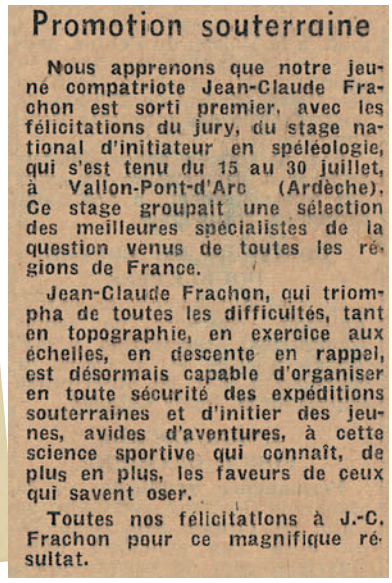
Bref, ce Frach' est un bon. Ce sont des types comme cela dont j'ai besoin pour remplir les stages de « moniteurs » dont le CNS (Comité national de spéléologie) vient de me confier la charge.

Je commence donc à le baratiner pour qu'il s'inscrive l'an prochain, en 1962.

Juillet 1962. Il est au stage à Vallon. Notre objectif est de former non seulement des spéléologues d'explorations difficiles mais aussi des animateurs régionaux convaincants, capables d'entraîner leurs clubs vers la création de CDS et d'une fédération. C'est exactement son profil. Il est naturellement parmi les meilleurs et obtient un des premiers diplômes de moniteur fédéral et avant que n'existe la fédération.

Il quitte Vallon et rejoint le col des Ayes sous la Dent de Crolles où toute l'équipe de l'année dernière se retrouve et nous reprenons les explorations où nous les avions laissées. Je me souviens d'une traversée P40 – Glaz que nous avons faite tous les deux en moins de trois heures. Je pense que c'est toujours un record mais c'était surtout un régal d'harmonie dans la progression et dans les manœuvres. Ah mon Frach' !

Carte d'initiateur du Comité national de spéléologie.



Le Progrès du Jura, *1962.*

> Bref, ce Frach' est un bon. Ce sont des types comme cela dont j'ai besoin pour remplir les stages de « moniteurs ».

Nous en reparlions souvent de cette traversée express !

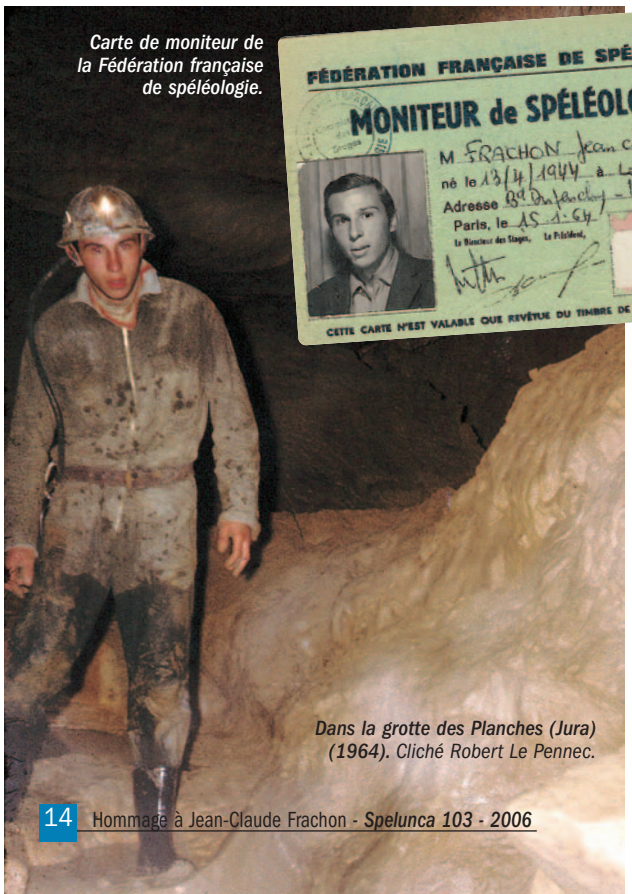
Au mois de juillet 1963, la Fédération française de spéléologie étant née le mois précédent, j'ai envoyé son alter ego Gilles Babenko suivre le même stage de moniteur, vraiment fédéral celui-là, et naturellement réussi.

C'est comme cela qu'en 1964, désirant décentraliser les stages de Vallon, le même centre « Jeunesse et sport » mais à Chalain, dans le Jura, accepte de nous accueillir.

Georges Garby, un de ceux qui ont atteint le premier la cote moins 1000 au gouffre Berger avait été nommé « moniteur sur titre » en 1960. Il va diriger le stage avec Jean-Claude et Gilles. Nous aurons 23 stagiaires, c'est beaucoup, mais ces trois solides spéléologues sont capables de les maîtriser et, parmi les candidats, j'ai déjà repéré quelques « grosses pointures » potentielles qui, ne poseront pas de problèmes, bien au contraire. Il y avait entre autres Jo Marbach et Marcel Meyssonnier !

C'est ainsi que le Frach' a commencé sa carrière à l'EFS et peu après, en mars 1965, en créant le CDS du Jura, le cinquième CDS français.

Une très longue carrière au service de la spéléologie jusqu'en ce triste jour du 26 octobre 2005. ●



Carte de moniteur de la Fédération française de spéléologie.

Dans la grotte des Planches (Jura) (1964). Cliché Robert Le Pennec.

Dans un gouffre de Chartreuse (1964). Cliché Robert Le Pennec.

Jean-Claude Frachon, dit **Le Frach'**

Jean-Claude LALOU
Société suisse de Spéléologie

Jean-Claude Lalou à la réunion de l'ANAR, Vallorbe, Suisse (mai 2005). Cliché Jean-Claude Frachon.

Jean-Claude Frachon, dit Le Frach'

J'ai eu le bonheur de le compter parmi mes amis et il me le rendait bien. J'aimerais, pour le plaisir de me souvenir et pour celui de partager ces souvenirs avec d'autres amis ou admirateurs du Frach', vous raconter une « aventure » – bien loin des grandes premières souterraines – qui me revient à l'esprit quand je pense à Jean-Claude.

J'ai narré ailleurs (in *Stalactite*, à paraître en 2006) nos complicités et aventures cocasses dans le cadre du Département enseignement de l'UIS et dans la publication récente de *SpéléOulipologie, Métempsyc(h)ose du mondmilch*. Ceux qui ne connaissent pas cet ouvrage feraient bien de se le procurer : d'une part pour se faire plaisir à sa lecture, et d'autre part pour découvrir de quoi Jean-Claude était capable. J'aimerais, pour les lecteurs de *Spelunca*, narrer un épisode inédit qui touche au domaine de la publication spéléologique, où il excellait et qui me passionnait également.

Ce fut une réussite gastronomico-amicale mais un échec pour ce qui est de la publication ! Lors d'un pari de fin de soirée entre Le Frach' et Claude Chabert, ennemis intimes et inséparables, ce fut ce dernier qui perdit et qui dû fournir une caisse de Chablis à boire entre amis. Le thème du pari était si futile que je n'en parlerai pas, mais il me suffira de dire qu'il fut publiquement qualifié de stupide. C'est ainsi que, le 30 avril 1994, se réunit dans le Jura la Commission des Paris Stupides, dont le programme de travail était double : boire à onze (il y eut une défection de dernière minute), douze bouteilles d'un excellent Chablis, en les accompagnant évidemment de mets régionaux à la hauteur, et tenir symposium (n'oublions jamais que *symposium* vient du grec *banquet*…) à propos de n'importe quoi, pour le seul plaisir de disserter sérieusement sur des objets futiles.

Les interventions furent peu nombreuses (tout le monde n'avait pas pris au sérieux la seconde partie du programme) mais truculentes. Le Dr Bariod disserta de « La prévention comme stratégie de communication » et votre serviteur de « La communication », tout simplement ! Après une nuit roborative (sauf pour ceux qui la passèrent à compulser les pièces rares de la bibliothèque de Jean-Claude), on participa, entre autres activités culturelles, à un concours international de topographie souterraine dans une cavité de 17 m de longueur à l'aide d'instruments aussi divers que deux modèles de boussoles en boîtier bois datant de la première guerre mondiale, la célèbre table de logarithmes à cinq décimales de Bouvard & Ratinet (j'ai failli écrire un autre nom !) dans son édition de 1905, ainsi qu'un « litre étoilé » comme instrument de mesure des longueurs.

Les textes de Georges Marbach et Jean-Claude Lalou m'ont remis en mémoire une petite anecdote…

Philippe DROUIN

Lorsque nous avons organisé, en avril 1994, le Premier symposium international de la Commission des paris stupides dont parle notre ami suisse, je suis arrivé au domicile frachonesque bien avant mes compères. C'était le lendemain du grand Charivari à Colonne. Il s'agit d'une nuit où tous les objets accessibles dans la commune sont déménagés chez les voisins. On retrouve ainsi sa tondeuse à gazon dans le jardin de son pire ennemi, ses bacs à fleur dans l'église, le barbecue du curé sur sa propre terrasse et autres joyeusetés innocentes…

Bref, après un tour de village pour récupérer son dû et les libations d'usage, le Frach' m'a confié que comme pour Jo, il avait un « dossier sur moi ». Nous en sommes restés là.

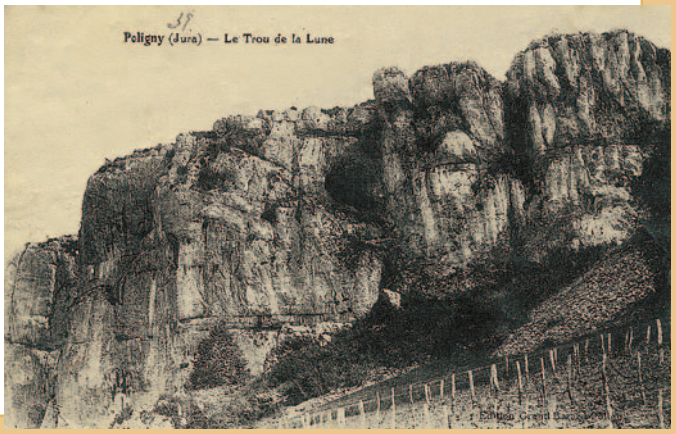
Nos « dossiers » doivent désormais se trouver aux Archives départementales du Jura, avec sûrement bon nombre d'autres. Ainsi les futurs chercheurs pourront réécrire l'histoire de la spéléologie du XXe siècle en France…

Bref, pour la nuit ou ce qu'il en restait, j'ai eu le privilège de dormir dans la chambre de sa fille Aline, prénom dont je me suis souvenu puisqu'une de mes filles se prénommait également ainsi. Ce n'est que lors de la soirée de remise des prix du concours « Oulipologie », une bonne dizaine d'années plus tard, que nous nous sommes mis à parler des aléas de nos vies respectives.

À un moment, je lui ai dit : *« Tu as bien une fille qui s'appelle Aline, toi ? »*

Et lui de répondre interloqué :
« Comment tu sais ça, toi ? »
« J'ai un dossier sur toi… »

Et ce fut notre dernière complicité. Il ne reste effectivement de ce premier symposium que la topographie du trou de la Lune, à Poligny, relevé entièrement au litre étoilé… Mais nous en publierons les Actes un jour, c'est sûr. Pour le Frach'. ●



Le « Trou de la Lune », dans les falaises qui dominent Poligny. Carte postale de 1913. *Collection Jean-Claude Frachon.*

Piqués au vif, les participants qui n'avait pas préparé de communication pour le symposium envoyèrent dans les semaines qui suivirent (les semaines furent un peu longues pour certains) des contributions délirantes mais ayant tous les aspects de publications sérieuses. Jean-Claude produisit une notice sur Gaffarel qui ne contenait pas moins de 90 notes infra-paginales pour un texte de quatre pages (notes incluses), ainsi que quelques commentaires sur les prémices de la Commission et les activités diverses qui furent à notre programme. Philippe Drouin commit une rêverie lamartinienne et un historique des colorations souterraines atypiques. Roger Laurent se fit le chroniqueur illustré et coloré de la réunion. Claude Chabert peina à produire un texte si ésotérique que mon ordinateur refuse absolument de l'ouvrir aujourd'hui, et dont je ne me rappelle pas le fil conducteur (y en avait-il un ?). Seul, René David ne produisit rien ; il est vrai qu'il avait pris l'initiative d'offrir un somptueux bouquet de fleurs à notre supposée hôtesse. Quant à nos compagnes, qu'elles fussent d'un soir ou plus fidèles, elles nous soutinrent ardemment dans tous nos efforts ! Il y en eut même une pour peindre l'aquarelle de couverture de la publication en chantier !

Et puis… las ! Rien ne se fit : le manuscrit laborieusement corrigé erra de mains en mains sans jamais que la publication voit le jour. C'est peut-être mieux ainsi : il nous reste – à quelques-unes – le souvenir, et – aux autres bibliomanes – le regret frustré de la publication introuvable.

Si vous avez eu le courage de me lire jusqu'ici et que vous ayez eu l'impression de ne pas tout comprendre, qu'on vous cachait même quelques détails, ne m'en voulez pas : j'ai relaté ce souvenir comme je l'aurais écrit pour Jean-Claude, à mots couverts. Il aurait probablement aimé, j'ose espérer que cette fidélité vivante à son souvenir m'excusera à vos yeux.

Pour terminer cette évocation désordonnée, j'aimerais partager avec vous tous la dédicace qu'il m'écrivit sur la page de garde de *Spéléo sportive dans le Jura franc-comtois*, qu'il publia en 1983 avec Yves Aucant (un petit guide de 7 mm d'épaisseur : on verra plus loin que cela a son importance…). On y retrouve sa façon inimitable et pudique de vous dire une gentillesse en la déguisant en vacherie : *« Pour l'affreux Lalou. Ces quelques propos d'un grottophage à destination d'un public boulimique béatement satisfait de spéléo-consommation et dont – je le sais – tu n'es pas venu grossir les rangs. Ton vice à toi, c'est le kilométrage de papier imprimé aligné sur des étagères : cet opuscule ne l'encombrera pas beaucoup – ni l'esprit, ni la bibliothèque – mais te rappellera, j'espère, qu'outre-Jura un autre Jean-Claude nourrit les mêmes passions. En toute amitié. Le Frach' »* ●

Frach'

Jean-Paul COUTURIER

Tenter un éloge de Jean-Claude Frachon serait bien présomptueux de ma part. Je me contenterai donc de raconter simplement les quelques événements qui ont transformé mes interrogations, ma méfiance envers un tel personnage et qui m'ont convaincu que le bonhomme était au-dessus du lot, une espèce de héros fédéral, un monstre sacré de notre petit monde souterrain.

Je l'avais admiré, j'allais le côtoyer, je l'ai apprécié !

Lecteur assidu de *Spelunca* et d'*Info plongée* depuis la fin des années 1970, je m'intéresse de près aux événements spéléologiques en Franche-Comté. Je remarquais fréquemment le nom de Jean-Claude Frachon dans tous les domaines de la spéléologie. Ce simple fait forçait mon admiration.

Il faut avoir une énergie inépuisable pour pouvoir réaliser tout cela !

Je le vis pour la première fois au congrès fédéral à Saint-Émilion en juin 1987 : Une terrible tempête vient de faire effondrer le chapiteau. Je m'étais réfugié dans ma voiture et n'ai pas assisté à la catastrophe. Tout à coup, quelques membres du Spéléo secours français courent vers leur stand et avant de comprendre ce qui se passe, je les vois revenir avec le matériel d'assistance à victime.

Frach' est en tête du groupe ! Je suis très impressionné par autant d'efficacité.

Mon premier réel contact avec la « bête [1] » a lieu au centenaire de la spéléologie à Millau en juillet 1988. Je participe comme il se doit à la réunion SSF et j'assiste à une horrible passe d'armes au sujet du contenu d'*Info-SSF*. Frach' lamine en public un interlocuteur qui se plaint du contenu trop rude contre ceux qui n'appliqueraient pas la politique du SSF ! Les arguments sont démontés l'un après l'autre, tout est anticipé, réfléchi, réalisé, exécuté. Les blancs-becs donneurs de leçons ne connaissent pas la moitié des tenants et aboutissants. Ils doivent s'écraser. Fermez le ban !

Après une telle démonstration de force, comment ne pas être sur ses gardes !

Une individualité telle que Jean-Claude fait peur : avoir à sa disposition une telle puissance de travail, une telle force de conviction, une telle mémoire des hommes et des faits, et une telle emprise sur les événements permet tous les débordements.

Ces débordements n'allaient-ils jamais au-delà des limites que je pouvais accepter ?

Quelques jours plus tard, je participe au stage Conseiller technique à Saint-Martin-en-Vercors. Tout le monde porte à Frach' un grand intérêt qui se traduit de différentes façons et c'est un véritable spectacle ! L'un partage des souvenirs impérissables de la création du SSF ou sur d'autres événements majeurs. Le deuxième raconte les dernières péripéties de tel ou tel autre vivant à l'autre bout

1 • Jean-Claude disait souvent « il voulait voir la bête » en parlant d'un nouveau venu faisant connaissance avec le SSF !

du pays et dont Frach' connaît déjà tous les secrets. Le troisième aborde un aspect « politique » de la FFS et se fait expliquer, détailler, décortiquer, disséquer les arguments expliquant une décision mal comprise. Le quatrième espère lui apprendre des choses sur tel ou tel trou en pleine exploration. Le cinquième veut l'affronter sur la « déconnade » : peine perdue, que ce soit pour un Capitaine Paf ou tout autre plan délirant, Frach' est prêt à relever tous les défis et à payer de sa personne pour les gagner ! Même sur les sujets dont il annonce ne pas être un grand spécialiste, il démontre qu'une solution simple et efficace existe depuis des lustres (encore faut-il avoir un peu de culture !) et qu'il est bien inutile de complexifier les choses et de réinventer ce qui est déjà connu. Je l'ai vu en même temps corriger les épreuves de *Spelunca*, répondre à son voisin qui demandait une précision et intervenir oralement pour compléter l'exposé que présentait un cadre ! Je repars donc du stage CT « groggy » : je viens de vivre une formation particulièrement enrichissante, de découvrir des sujets captivants, et de rencontrer quelques personnalités exceptionnelles, Frach' en tête !

Qu'il soit joueur, orateur, scribe, avocat ou juge, l'affrontement est pour lui un principe de vie. Frach' doit convaincre et même vaincre !

Mon ami et adjoint au SSF Ile-de-France, Philippe Ratel, participe au stage CT de 1989. Il est inquiet par l'aura et les exigences du SSF. Je lui raconte beaucoup de choses et en particulier lui présente les personnalités qu'il va rencontrer. Pour moi, Frach' est tout en contraste, il ne laisse pas indifférent, il est dérangeant : sa gentillesse, sa patience et son sens du partage sont illimités, et à l'opposé son exigence, sa dureté et sa cruauté peuvent être démesurées ! Philippe part donc à ce stage avec mes quelques éléments de réflexion. Il est sur ses gardes. À son tour, il est subjugué par le bonhomme.

Cette confirmation me convainc définitivement. Frach' est un homme extraordinaire.

Jean-Claude Frachon est en pleine forme, sous l'œil admiratif de Hubert Zassot, Saint-Martin en Vercors (Drôme), 4-9 juillet 1988. *Cliché : XXX.*

Fin 1989, Jean-Claude me propose de participer à la vie du SSF national et me demande de réaliser le suivi des stages secours départementaux et régionaux. J'accepte avec plaisir cette mission. Je découvre alors un Frach' d'une gentillesse, d'une patience et d'une générosité remarquable. Il dépensera sans compter son temps pour m'expliquer ma tâche, me photocopier toutes les archives nécessaires, m'aider dans la rédaction des rapports annuels.

Lorsque j'acquiers mon tout premier PC et que j'ai du mal à le maîtriser, il m'aidera à installer les logiciels nécessaires pour accomplir ma tâche. Il écrira même les programmes qui me faciliteront le travail. J'aurai cru qu'il voyait l'informatique comme un moyen bassement technique. En fait, il a compris que cet outil lui ouvre de nouvelles possibilités, augmente sa puissance de travail qui semblait pourtant déjà immense. Cela devient une de ses passions. Il connaît la solution à tous les problèmes techniques.

Frach' est toujours en avance sur les autres.

Je ne m'étendrai pas sur la période où je participais aux réunions du comité directeur du SSF. Ce serait écrire une partie de l'histoire du SSF et ce n'est pas l'objet. Par contre, je dois préciser que Frach' était un exemple d'organisation. Toutes les réunions étaient préparées avec minutie, chaque sujet était synthétisé. La discussion pouvait alors s'engager pour prendre une décision. Frach' nous recadrait lorsque nous dérivions. Tout cela était clair et simple, rapide et efficace. L'ordre du jour était traité dans sa totalité, sans perte de temps, sans discussions stériles.

Frach' était un maître organisateur, un exemple pour tous les responsables.

Lorsqu'en 1992, il laisse la direction du SSF à Pierre-Henri Fontespis-Loste, certains devaient être étonnés qu'il ne s'accroche pas à la place. Mon ami PH m'ayant demandé de devenir son président adjoint, je suis bien placé pour affirmer que Frach' nous a laissé le champ libre, presque trop libre ! Après une période aussi clairvoyante, aussi dense, aussi forte, avec une opposition étouffée, toutes les rancœurs pouvaient alors s'exprimer. Je dois reconnaître que la période ne fut pas facile.

Frach' nous a toujours apporté son aide, sans jamais nous l'imposer.

En 1994, j'ai eu l'honneur de visiter la Caborne de Menouille en duo avec l'inventeur des lieux. C'est l'une des plus belles réalisations de Frach' dans son cher Jura. Je vis ces instants d'intimité comme un cadeau. J'apprends par son auteur tous les détails des explorations. Je suis impressionné par l'ampleur des découvertes, surtout qu'elles ont eu lieu à une époque où la technique n'avait pas encore fait les progrès que l'on connaît. Ses récits sont gravés dans ma mémoire.

Avant d'être un homme de dossier, Frach' était un spéléologue hors pair.

1997, Jean-Claude souhaite véritablement prendre sa retraite du SSF. Il me remet sa dernière charge, celle des archives accidents. Je dispose alors d'une source absolument unique de documents rassemblés scrupuleusement avec l'aide des conseillers techniques, par la consultation de toutes les bibliographies, en récupérant la moindre coupure de journal… Pour exploiter le siècle de données cachées dans ces archives, Frach' a conçu une base de donnée informatique. Il m'a alors fourni

un petit programme très bien fait, me facilitant grandement les extractions d'informations et les statistiques. Si la structure SSF permet de rassembler les dossiers de l'année assez facilement, l'analyse des informations contenues dans ces dossiers n'est pas aisée. Frach' a passé de longs moments pour m'expliquer les subtilités de l'analyse d'un dossier ! Depuis cette date je n'avais eu de cesse de « l'embêter » pour comprendre tel ou tel détail contenu dans un vieux dossier dont un détail m'échappait. J'étais comme un enfant qui écoutait papy Frach' raconter toutes les péripéties de tel ou tel sauvetage.

Frach' avait une mémoire d'éléphant, un cerveau encyclopédique !

Sur ces dernières années il s'était beaucoup passionné et investi dans la réalisation de son site Internet « www.juraspeleo.com ». Comme à son habitude, il a commencé humblement et simplement. Avec une patience de moine, il a étoffé son site qui est devenu rapidement une référence. Grâce à cette réalisation, la spéléologie s'est enrichie d'un superbe pan de culture.

Le SSF n'a pas pu résister à lui demander son aide pour dépoussiérer son propre site. Il a accepté ce travail ponctuel de « maître [2] ». En quelques semaines, il met les idées au clair, réorganise les informations existantes, ajoute les pages importantes qui manquaient. La gestion du site devient alors beaucoup plus simple. J'ai eu l'immense plaisir de le retrouver à quelques réunions du comité directeur du SSF.

Frach' était un artiste d'efficacité !

Au terme de ces rencontres avec mon ami Frach' j'ai ressenti sa disparition comme un coup de poignard. Ses projets étaient innombrables, son énergie semblait inépuisable. C'est une partie de l'âme de ma spéléologie qui s'éteint. J'aurais aimé avoir le temps de le retrouver encore bien souvent.

C'était tellement enrichissant de le côtoyer.

Pour le bien de tous, Frach' aurait mérité de vivre jusqu'à un âge canonique !

●

2 • De webmaster pour être plus précis.

Le Frach'

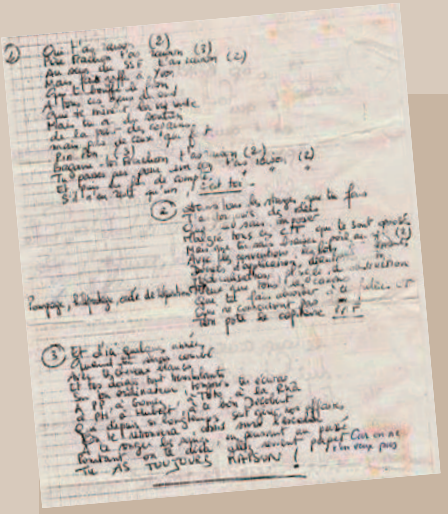
Philippe RATEL

La vie offre bien des rencontres, des partages, des confrontations… On synthétise tout ça et on tente de se situer, d'y voir clair… Puis un jour, quand l'expérience commence à sédimenter pour enfin offrir un semblant d'assise de convictions et de certitudes, tu rencontres un mec qui manie la dialectique comme un chirurgien (ça fait mal mais à terme ça soulage…). Certains arrivent à te faire prendre des vessies pour des lanternes. Mais le problème avec Frach' c'est que non seulement tu marchais, mais qu'en plus tu trouvais qu'elles éclairaient bien…

Son énergie volcanique au service de son intelligence, de ses valeurs, de ses compétences et de cette capacité à manier l'argument, explique ce charisme qui nous a tous inspirés.

La mer a changé, les vents ont tourné, mais en ce qui me concerne, j'essaye de tracer un sillage aussi franc que ce capitaine Paf… bien qu'il camouflait sa générosité et son empathie sous le masque implacable de l'efficacité…

Des notes et des paroles ressurgissent d'un brouhaha aviné (« *In vino veritas* ») vieux de 19 ans… (Je crois me rappeler, que c'était sur l'air de « Ah, tu verras, tu verras » la chanson de Nougaro…).



Texte d'une chanson composée par les stagiaires, en l'honneur du « patron » du Spéléo secours français et chef du stage, Jean-Claude Frachon. Vallerauge (Gard) 7-14 juillet 1989.

Voir transcription ci-dessous :

1
Oui t'as raison (2)
Père Frachon t'as raison (3)
Au sein du SSF t'as raison (2)
Mais fais gaffe à Yvon
Qui te bouffe le fion
A tous ces gens du sud
Qui te mènent la vie rude
Mais tu as du soutien
De la part des copains
Mais pas de ceux qui font
Pin Pon (3)
Bagarre-toi Frachon t'as raison (2)
Tu passes pas pour un con t'as raison (2)
Et puis en fin de compte t'as raison (2)
S'il n'en reste qu'un c'est toi.

2
Dans tous les stages que tu fais
T'as toujours des idées
Que tu sais imposer
Malgré tous ces CT qui te sont opposés
Mais que tu sais biaiser poil au nez (2)
Avec les conventions, les lois, les règlements
Décrets d'application, décentralisation
Médicalisation, plongée, désobstruction
Pompage, héliportage, ordre de réquisition
Mieux que tous les canons
Que tu fais absorber à ces futurs CT
Qui ne connaissent pas
Ton pote le Capitaine Paf.

3
Et d'ici quelques années
Quand tu seras courbé
Avec tes cheveux blancs
Et tes doigts tout tremblants
Sur ton ordinateur toujours tu écriras
A PP, à Gomez, à Toto, à la Rhâ
A PH, à Hubert, à ce bon Decobert
Qui depuis si longtemps sait gérer nos affaires
On te retrouvera assis sur l'escalier
A te ronger les sangs en pensant au passé
Pourtant on te dira "Allez reviens Papet"
Car on ne t'en veut pas
Tu as toujours raison.

Pierre-Henri Fontespis-Loste à la guitare, Hubert Zassot au clavier (stage CT, Vallerauge, Gard, 7-14 juillet 1989). *Cliché Jean-Claude Frachon.*

Première **biographie**

Rémy LIMAGNE

Une gageure que de prétendre rédiger une « biographie » de Jean-Claude Frachon en quelques jours ? Assurément oui. « Quand on prétend, faut pouvoir ! » se serait-il gaussé…
Et il y a de quoi, tant l'entreprise semble colossale. En attendant une véritable biographie (et il faudra être patient !), voici quelques points de repères, pour commencer à connaître – un peu – le personnage.
Jean-Claude Frachon est né à Lons-le-Saunier le 13 avril 1944 et décédé à Colonne (Jura) le 27 octobre 2005.

L'explorateur

Le Lédonien Jean-Claude Frachon débute sa longue carrière d'explorateur souterrain dès l'âge de 14 ans, en 1958, dans le Jura. Premier grand succès dès 1964 : l'exploration de la Caborne de Menouille et réalisation cette année-là de la jonction avec le gouffre de Cernon, par le franchissement d'un siphon. La plongée souterraine n'en est alors qu'à ses balbutiements, et les techniques très rudimentaires… La cavité totalise alors 5500 m de galeries pour 157 m de dénivellation, et devient la plus grande traversée du quart nord-est de la France.

Véritable précurseur en matière de plongée en siphon, Jean-Claude Frachon et ses équipiers feront ensuite bien d'autres découvertes dans quelques-uns des 200 siphons que recèle le sous-sol jurassien : grotte du Gour bleu, Source de l'Ain, rivière souterraine de la Châtelaine…

Au pied de la Dent de Crolles (1983).

Ces kilomètres de réseaux souterrains seront tous méticuleusement topographiés et publiés.

Ne perdant aucune occasion, il profite de son séjour « forcé » à l'École militaire d'Aix-en-Provence en 1966 et 1967 pour pratiquer la spéléologie en Provence et dans les Pyrénées.

Car si la Franche-Comté reste son premier terrain d'action, Jean-Claude Frachon participe avec d'autres clubs à des campagnes d'exploration sur d'autres massifs prestigieux tels que la Dent de Crolles (Isère) en compagnie de son ami Michel Letrône, ou la Coume Ouarnède (Haute-Garonne) avec Gérard Propos.

Le militant fédéral

Membre du Groupe spéléologique jurassien dès 1960, Jean-Claude Frachon fonde en 1964 le Spéléo-club du Jura, qu'il préside ensuite pendant près de quarante ans. Il est l'un des membres fondateurs du CDS 39, où il siège au Comité directeur presque sans interruption depuis sa création en 1965, et occupe en tant que titulaire ou adjoint le poste de Conseiller technique secours de 1973 à 1992.

À l'échelon régional, Jean-Claude Frachon participe à la création du CSR « Alsace - Bourgogne - Franche-Comté », et siège au Comité directeur, jusqu'à la naissance en 1980 de la Ligue de Franche-Comté, participant à son administration pendant près de quinze ans.

Au-delà, son investissement au sein de la FFS est impressionnant : il est pendant neuf ans membre du comité directeur de la FFS, directeur de la Commission de plongée souterraine

Jean-Claude Frachon (1971).

de 1973 à 1977, puis de l'École française de spéléologie jusqu'en 1979. Membre fondateur du Spéléo secours français, il en devient président adjoint puis président de 1986 à 1992. Il préside le Département enseignement de l'Union internationale de spéléologie de 1984 à 1997.

Une telle implication bénévole lui vaut – heureusement ! – quelques distinctions bien méritées, telles que la médaille de bronze du ministère de l'Intérieur pour « acte de courage et de dévouement », et la médaille d'argent du ministère de la Jeunesse et des Sports.

La Fédération française de spéléologie le nomme membre d'honneur en 2002.

Le cadre fédéral

Jean-Claude Frachon, enseignant dans l'âme, est instructeur de la fédération, et titulaire du brevet d'État depuis 1995. Cette passion pour

l'enseignement l'amène à organiser et encadrer plus d'une centaine de stages.

Trente sessions de formation technique et de formation de cadres tout d'abord, pendant une vingtaine d'années. Ainsi sous sa conduite aura lieu le premier stage national d'initiateur, en 1964 dans le Jura. Il assure la responsabilité d'une quinzaine de stages de spéléologie jusqu'en 1983, essentiellement dans le Jura, le Vercors, et les Pyrénées.

Durant le temps de sa présidence de la commission plongée, il organise et encadre trois stages nationaux de plongée souterraine.

À partir de 1978, Jean-Claude Frachon se consacre essentiellement aux formations secours, en encadrant une trentaine de sessions : stages techniques, gestion de sauvetage, conseiller technique de préfecture… ainsi qu'un stage au Liban.

En dehors de la Fédération, il a été sollicité pour participer à huit jurys de l'examen final du brevet d'État de spéléologie, et est intervenu jusqu'à cette année sur la plupart des UF 3 (connaissance du milieu) qui se sont déroulées à Chalain.

L'écrivain documentaliste

Enseignant-géographe, Jean-Claude Frachon se spécialise évidemment dans la connaissance du relief karstique. Son Diplôme d'études supérieures en géographie porte sur *« Les reculées du Jura lédonien »* (1970). Les théories qu'il développe, qualifiées de « révolutionnaires » à l'époque, sont aujourd'hui communément admises.

À l'origine du premier fascicule de *CDS-info* en 1972, bulletin d'information du CDS du Jura, Jean-Claude Frachon aura assuré la parution de plus de la moitié des 200 fascicules édités à ce jour. Cette même année débute également l'énorme entreprise de l'inventaire des cavités souterraines du département. En 2005, ce sont plus de 2400 phénomènes souterrains qui sont répertoriés, localisés, décrits, et pour plusieurs centaines, topographiés. Cet énorme travail de recherche n'aurait jamais abouti sans l'opiniâtreté, la méticulosité, et l'extrême rigueur du personnage.

Borne aux Cassots (2004). *Cliché Pascale Lafosse.*

Devant le développement de la spéléologie dans les centres de vacances, Jean-Claude Frachon publie en 1975 la première édition de *Découverte du Jura souterrain*, fascicule décrivant une vingtaine de cavités du Jura adaptées à l'initiation, réédité en 1980 puis en 1992. Plus récemment, il participe à l'édition des deux topo-guides *Spéléologie en Franche-Comté.* Enfin, il supervise la publication des deux tomes de *Spéléologie dans le Jura* (1999 et 2003).

Il pilote pour le Jura *L'inventaire des circulations souterraines reconnues par traçage en Franche-Comté*, qui sera publié en 1979 par le ministère de l'Agriculture et réactualisé en 1987.

Est-il enfin possible de dénombrer le nombre d'articles spéléologiques publiés par ce prolifique écrivain ? Oui ! Car il en tenait lui-même une comptabilité rigoureuse. Les revues spéléologiques foisonnent de récits, de rapports, de synthèses, sous la signature de Jean-Claude Frachon. Plus d'un millier d'articles, depuis son premier compte rendu d'exploration à la Caborne de Menouille, en 1963. Par exemple, la table des matières de *Spelunca* 1981-2000 (supplément à *Spelunca* n°88, 4e trimestre 2002), recense plus de 100 articles portant sa signature, en dix ans, dans cette seule revue fédérale. Il prend d'ailleurs une part active à la rédaction de *Spelunca* dès 1973 comme correspondant régional, puis comme membre de la rédaction en 1986. Pour ne rien oublier, il convient aussi de mentionner son implication pendant près de 25 ans dans l'élaboration du Bulletin bibliographique spéléologique de l'Union internationale de spéléologie.

Anecdotique ? Jean-Claude Frachon figure dans le « *Quid* », en 1990, parmi les « spéléologues les plus connus »… entre Eugène Fournier et Bernard Gèze !

À son domicile de Colonne, le quartier général du spéléologue était constitué d'une pièce de cinquante mètres carrés, dans laquelle on peinait à se mouvoir entre les dizaines de mètres de rayonnages emplis de boîtes à archives soigneusement classées, et les autres cartons empilés un peu partout… « à classer » ! On imagine l'énormité de la bibliothèque rassemblée ici. Si sa valeur marchande n'a pas été évaluée, son intérêt historique pour la spéléologie ne fait aucun doute. Les milliers de fiches, croquis originaux (parfois tracés sur une nappe de restaurant…) de son inventaire des cavités du Jura constituent LA source d'information sur le karst du département. Sa collection absolument complète de *Spelunca* (depuis 1895) comprend des exemplaires annotés exceptionnels, telle cette dédicace de Fournier sur un numéro de 1913…

La question de la conservation de ce fonds documentaire s'est évidemment posée rapidement. Le choix a été fait de la confier aux archives départementales à Lons-le-Saunier.

Le « fonds Jean-Claude Frachon » fait désormais partie du domaine public.

Ces dernières années, il s'est appliqué à construire son site internet « Juraspéléo ». Évidemment un modèle du genre. Une mine de renseignements méticuleusement organisés, scrupuleusement vérifiés. Malgré son intitulé, l'intérêt de ce site dépasse largement les limites du Jura : on y trouve un recueil de poésies en rapport avec la spéléologie, jeux, anagrammes, légendes, peintures, etc. Ce site est devenu une véritable référence dans le monde de la spéléologie, et bien au-delà. Désormais hébergé sur le serveur de la FFS, il sera conservé, comme œuvre d'auteur, en l'état où il nous l'a légué lors de sa dernière mise à jour, le 25 octobre 2005. ●

Le site du CDS du Jura lui fait suite. De nombreuses pages sont consacrées à Jean-Claude Frachon : photographies et témoignages. Elles peuvent s'enrichir de toutes contributions… Merci !
À consulter à l'adresse http://cds39.ffspeleo.fr

Archives et bibliothèque de **Jean-Claude Frachon**

Pierre PÉTREQUIN
Laboratoire de Chrono-écologie, CNRS et Université de Franche-Comté

D'ores et déjà, l'ensemble des documents est identifié sous la cote 109 J « Fonds Jean-Claude Frachon », la série J correspondant à l'entrée de documents par voie exceptionnelle, ici une donation par Anne et Aline Frachon, les deux filles de Jean-Claude.

L'ensemble du fonds est communicable suivant les prescriptions légales de communication adaptées aux documents des Archives départementales, conformément à la loi n° 79-18 du 3 janvier 1979. Dans le cas de la reproduction, les mêmes règles sont appliquées que celles prévues pour les archives publiques et privées, dans la mesure où cela n'altère pas l'écriture ni le support des documents. Au contraire, toute reproduction de registres et d'ouvrages publiés est interdite.

Il n'est pas inintéressant de préciser, en quelques lignes, comment et pourquoi ce transfert a été réalisé aux Archives départementales du Jura. En novembre 2005, j'ai proposé de me charger de l'inventaire et du devenir de ce fonds très important d'archives spéléologiques régionales. Pour comprendre cette proposition, il faut savoir que, au moins pendant le temps de nos études universitaires à Besançon, Jean-Claude et moi partagions quelques passions, en plus de la spéléologie au sens strict : l'une d'entre elles touchait à ce besoin forcené de connaître l'origine des choses et à une curiosité mal maîtrisée pour la masse de documents et de publications souvent peu exploités qui concernaient la géologie, la karstologie, la préhistoire. Derrière le Jean-Claude décontracté qui, à cette époque, s'affichait encore avec la collection complète (et le style) de Lucky Luke, fumant la pipe et se nourrissant de romans policiers (mais surtout en public), se cachait un féru des approches historiques, un ardent lecteur de littérature grise, un passionné de l'écrit et de son évolution au cours des siècles. Il nous apparaissait alors que depuis le début du XIXe siècle, l'essentiel de ces documents publiés était resté inutilisé et les connaissances dispersées. Ce serait le rôle de Jean-Claude de faire le tour des données spéléologiques et de concentrer l'information en un seul point (sa chambre d'étudiant d'abord, puis son bureau), tandis que je me chargerais de ce qui était préhistoire régionale, en présage de ma future orientation de chercheur au CNRS. Et c'est ainsi que Jean-Claude, pendant plus de quarante ans, a collecté tout ce qui touchait aux grottes, au karst et à la géologie du Jura plus particulièrement, mais aussi de l'ensemble du massif jurassien. À l'origine destiné à un projet jamais accompli (un véritable inventaire spéléologique du département du Jura), ce fonds documentaire devait (sans difficulté aucune) concurrencer l'inventaire de Jean Colin publié un peu vite par le BRGM. Même resté inédit, cet inventaire du Jura est devenu une référence obligée pour tout scientifique qui s'intéressait au sous-sol de la région : dans son bureau – et surtout dans sa mémoire phénoménale pour tout ce qui touchait à sa passion – Jean-Claude vous sortait tel ou tel document, parfois à diffusion très restreinte, justement celui que vous cherchiez depuis des années, ou bien telle information inédite, collectée au hasard de la vie et couchée par écrit pour ne pas risquer d'être à nouveau perdue. Jean-Claude est ainsi peu à peu devenu la mémoire centrale de la spéléologie du Jura ; jusqu'à sa mort à l'âge de 61 ans, il a continué à gonfler prodigieusement cette base documentaire, même si, dans les dernières années, la tâche a commencé à devenir démesurée pour un seul individu, quelle qu'ait été sa puissance de travail.

Pierre Pétrequin à la Baume de Gonvillars, Haute-Saône (janvier 1961). *Cliché Jean-Paul Daugas.*

À la mort de Jean-Claude j'ai accepté cette responsabilité de gérer – ou plus exactement de réorienter – un fonds documentaire qu'il n'est pas outré de qualifier d'exceptionnel. Jean-Claude n'avait jamais dit grand-chose du devenir de ses documents et de ses livres, accumulés parfois sur deux rangs – dans des étagères surchargées – ou empilés au sol ; le seul souhait clairement exprimé était la constitution d'un fonds unique (au sens de non-divisé) accessible à tous (et que je me suis permis de traduire : au plus large public). Avec l'accord d'Anne et d'Aline, Anne-Marie Pétrequin, Françoise Frachon et moi avons fait l'inventaire de ce qui touchait à la spéléologie et à la géologie : au total quatorze mètres linéaires de papier écrit, imprimé, impressionné, cousu, relié, dissocié, qu'il a fallu conditionner par thèmes et décrire, de sorte que le fonds puisse rapidement devenir utilisable, donc consultable. Je me

Les archives personnelles et la bibliothèque de Jean-Claude Frachon ont été déposées au :
Service départemental des Archives du Jura
Impasse des Archives - BP 14
39570 Montmorot
Tél. : 03 84 47 41 28
Fax. : 03 84 43 05 41
où elles sont consultables aux horaires d'ouverture au public, c'est-à-dire du lundi au vendredi, de 8h30 à 12h et de 13h15 à 17h15.

Jean-Claude est ainsi peu à peu devenu la mémoire centrale de la spéléologie du Jura.

souviendrai de ces quelques longs week-ends enneigés passés cloîtrés entre de hauts rayonnages qui n'en finissaient pas de s'alléger (et qui ne sont toujours pas vides, loin de là).

Mais la question essentielle restait en attente : où déposer ce fonds documentaire pour qu'il reste non divisé et consultable par tous ? En tant que chercheur de profession, je sais par expérience qu'en France les Archives départementales offrent les meilleures conditions de conservation et d'accessibilité au public, car il s'agit d'institutions officielles entre les mains de professionnels formés à ce travail, dans le cadre d'une volonté explicite de gestion à long terme. Mais ce n'était pas à moi seul de décider de l'avenir des archives et de la bibliothèque de Jean-Claude.

Nous avons alors rapidement exploré deux autres pistes :

■ La Fédération française de spéléologie, en particulier la Commission documentation et la Bibliothèque à Lyon. À certains spéléologues, restait, semble-t-il, un goût amer de fonds documentaires volatilisés. Quoi qu'il en soit, les contacts pris via le Net ont montré que le public (en ma personne, pour prendre un exemple) ne pouvait pas consulter la base documentaire sans acquitter au préalable une cotisation, ce qui se conçoit pour une association, mais en conséquence est une forme d'exclusion des non-initiés. Un examen un peu plus détaillé permettait d'ailleurs de se tourner vers la véritable base documentaire qui est celle, semble-t-il, de la Société suisse de spéléologie, dont la bibliothèque est installée au sous-sol de la Bibliothèque de la Chaux-de-Fonds depuis 1982. Pour ces différentes raisons, le projet d'un don à la Fédération française de spéléologie n'a pas été retenu.

■ La Bibliothèque de la Société suisse de spéléologie (http://www.speleo.ch/commissions/library_F.php) affichait, à juste titre, de bien meilleurs atouts, en particulier une grande proximité avec le Jura français, un statut administratif officiel et la possibilité de prêt par correspondance ou de demande de photocopies, en plus d'une consultation possible sur place. Mais, plus amples renseignements pris, cette bibliothèque n'aurait pu recevoir le fonds Jean-Claude Frachon qu'à la condition que les héritiers fassent d'abord procéder à l'évaluation financière de la bibliothèque, avant déclaration en douane de tous les documents. Je laisse le lecteur juger des implications d'une telle procédure lourde pour sortir d'Europe et entrer en Suisse. Jean-Claude en aurait certainement fait un fromage, avec quelque raison. L'intention de dépôt outre-Jura s'est donc arrêtée là.

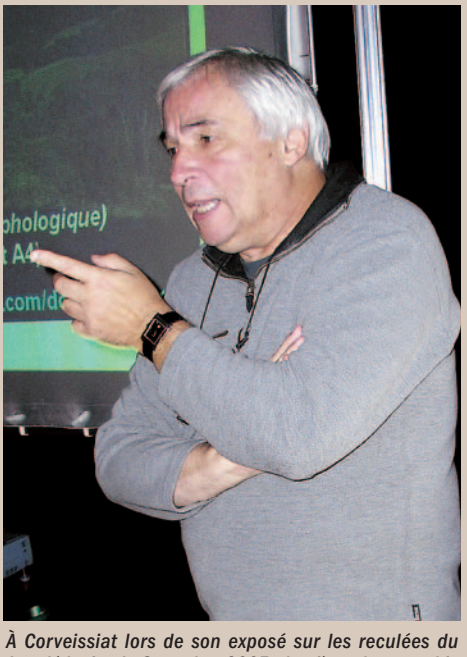
Restait l'hypothèse première : le dépôt aux Archives départementales du Jura à Lons-le-Saunier. À cette hypothèse il y avait bien des avantages : la proximité géographique – d'autant, qu'explicitement, le fonds Frachon est un ensemble documentaire à valeur régionale prépondérante – ; la facilité des conditions de dépôt et nous devons souligner la qualité de l'accueil fait à ce projet - ; la certitude de pouvoir travailler dans la longue durée – car c'est, par définition, le statut des documents dans les Archives départementales –.

En fin février 2006, le fonds Jean-Claude Frachon a rejoint les Archives du Jura. Bien sûr, tout n'a pas encore été trié dans le fameux bureau de Colonne ; mais la suite est moins urgente et concerne les documents plus personnels, comme les photographies, ou très volumineux, comme certaines topographies originales. Leur temps viendra aussi, plus lentement. Pour résumer, le fonds Jean-Claude Frachon a été divisé en trois parties :

- 2 m linéaires de manuscrits, numérotés par dossiers sous l'abréviation FR. Concerne essentiellement des documents inédits, en particulier l'inventaire spéléologique du département du Jura, avec listings, topographies et références bibliographiques ;
- 3,65 m linéaires correspondant au fonds régional (intitulé Région), entendons la Franche-Comté et le massif jurassien. Essentiellement des documents publiés (mais pas seulement) concernant la spéléologie, mais aussi plus largement les études géologiques et les approches du karst ;
- 5,85 m linaires d'ouvrages de spéléologie hors massif jurassien (abréviation SG), auxquels s'ajoutent 2,30 m de périodiques nationaux. Cette section du fonds est infiniment plus diversifiée et concerne aussi bien des acquisitions personnelles (tous ces « vieux » classiques qui ont bercé l'imagination des adolescents de cette génération), que des incontournables de la littérature scientifique dans ce domaine.

Mon point de vue est que ce fonds n'est pas seulement exceptionnel par son importance numérique (il vaudrait mieux dire volumétrique, tout en comprenant parfois pléthorique). Le fonds Jean-Claude Frachon représente une mine régionale qui attend maintenant ses chercheurs, équipés d'un portable et d'un bon scanner. Ce fonds est également – et ce n'est peut-être pas son moindre intérêt – un véritable état de l'art (dans le domaine de la spéléologie) pour la deuxième moitié du XXe siècle. Il offre enfin ce que nous n'avons jamais eu au moment où nous en ressentions le plus le besoin : l'accès direct à un siècle de documents, depuis les coupures de journaux jusqu'aux articles scientifiques les plus obscurs. L'importance n'en est pas mesurable dans un monde à évolution galopante où l'on tend trop souvent, sans base documentaire, à réécrire l'histoire à défaut d'être à même de la penser à nouveau. L'importance ne peut pas davantage en être niée dans un monde tellement complexe qu'il faut bien chercher à s'y intégrer autrement, par le biais de ces passions exclusives qui ne servent à rien d'autre qu'à vivre en société.

En notre nom à tous, qu'on me permette de remercier Anne, Aline et Françoise Frachon. ●



À Corveissiat lors de son exposé sur les reculées du Jura lédonien le 8 octobre 2005, dernière photographie de Jean-Claude Frachon. *Cliché Jean-Yves Bigot.*

La grotte d'**Osselle** (Rozet-Fluans, Doubs)

Par Rémy LIMAGNE, d'après Jean-Claude FRACHON

Jean-Claude Frachon préparait pour son site « Juraspéléo » une très importante étude bibliographique sur la grotte d'Osselle. Ses recherches avaient permis de rassembler, fin 2005, près de 70 écrits anciens, depuis la fin du XVIe siècle, et une centaine de documents iconographiques relatifs à la grotte. Nous ne présentons ici qu'une sélection très réduite de cet ensemble documentaire.
La totalité du travail réalisé sera consultable sur le site web du CDS du Jura à l'adresse : **http://cds39.ffspeleo.fr**.

La grotte d'Osselle se situe à environ 20 km de Besançon (Doubs), sur la commune de Rozet-Fluans, en rive gauche du Doubs. C'est une des premières cavités touristiques mondiales ; des visites y ont été organisées dès le XVIe siècle.

Voici ce qu'en dit l'*Inventaire spéléologique du Doubs* (tome 2, 1991, publication du Comité départemental de spéléologie du Doubs).

Grotte d'Osselle :

865,400 x 243,55 x 240 (IGN)
Dév. : 1 km environ
Bathonien

Cette importante cavité est aménagée pour l'exploitation du tourisme. Si son intérêt scientifique et spéléologique est considérable, par contre elle présente un intérêt moindre pour le tourisme. Ce qui ne l'empêche pas d'être très fréquentée, grâce à sa renommée déjà ancienne, et à la publicité qui en est faite. Le saccage des richesses naturelles et archéologiques, bien commencé dans les siècles passés, a continué avec les aménagements touristiques. Comme c'est souvent le cas, les exploitants font passer leurs intérêts commerciaux avant toute autre considération. En fait, s'ils se sont efforcés d'éviter les visites non contrôlées des spéléologues, ils n'ont pas su empêcher le pillage du gisement paléontologique. Nous n'avons trouvé aucune publication récente sur la grotte, dont l'exploration même semble être restée au point où Fournier et ses émules l'ont laissée à la fin du siècle dernier. La topographie est introuvable auprès des exploitants, qui n'ont pas accepté de nous laisser lever une carte complète. Celle-ci risquerait sans doute de contredire quelque peu leurs prétentions extraordinaires concernant le développement de la cavité ! La topographie que nous publions date de 1970.

Description

Une entrée artificielle, soigneusement cadenassée, et aménagée aux dépens d'une diaclase étroite, donne accès à la galerie fossile de 700 m qui constitue l'essentiel de la cavité. Sur près de 500 m, cette galerie concrétionnée de bonnes dimensions est dirigée vers le sud-ouest. Ensuite, elle oblique vers l'ouest et passe un carrefour où des conduits supérieurs (explo-

La grotte d'Osselle. *Photographie extraite de la plaquette publicitaire du site.*

rés ?) débouchent dans la voûte. La galerie prend alors la forme d'une interstrate au sol argileux et dépourvu de concrétionnement. C'est dans cette zone que les exploitants montrent au public, derrière un grillage rouillé, quelques débris des squelettes d'ours qui ont fait la réputation de la grotte. La galerie recoupe ensuite le réseau actif qui siphonne rapidement à l'amont comme à l'aval. C'est là que l'on a construit un pont de pierre au siècle des Lumières. La galerie, d'abord haute et concrétionnée, revient rapidement à sa section en interstrate pour s'arrêter brusquement. Une diaclase latérale en partie noyée constitue un regard sur l'amont du ruisseau.

L'exploration la plus ancienne ?

1592 : dans « *Les mémoires historiques de la République séquanoise et des princes de la Franche-Comté de Bourgougne* », **Loys Gollut** écrit :

« (...) Mais lon ne treuuerat mpoins admirable ce que près de Osselle, Quingey et Courte-fontaine lon treuue en une grotte fort longue et large, en laquelle, de long loisir, la nature hat faict des choses semblables, des colonnes, des beaulmes, des tombeaux, des animaux de sortes diuerses qui rauissent en admiration tous ceux qui s'y transportent.

Ce lieu est une longue et assés large cauerne trauersant une montaigne, et la persant par un fort long espace, et iusques à ce que la montaigne, presque réunie, en monstre une seconde, par le milieu de laquelle court une petite riuiére, que les païsans pensent estre celle qui coule à Courtefontaine.

Or, si je ne me trompe, ce lieu hat esté, du temps des Romains, une minière d'or, proche de ceste Aucelle que nous disons Auricella en laquelle lon ne cessat de fouiller iusques à ce qu'ilz heurent desentraillé ce ventre tant riche et tant doré. Puis l'haïans abandonnés pour ce qu'il n'y hauoit plus aucune chose à prendre, nature, comme si elle heut voulu empescher que le reste de la montagne ne vint à se fondre et aualler dedans ce grand vuide, y hauroit faict assiduement, et de goutte à goutte, distiller des eaux, lesquelles, en tombant dedans ces lieux très-froids, viennent à se glasser, et en se glassant de iour en iour et de plus en plus, se endurcir de sorte que enfin, degenerans en autre qualité, tornent à se marbrer, par une dure fermeté qui endure la pesanteur et la charge de la montagne, comme aussi la chaude viuacité des flammes. Puis auec le temps, ces gotettes glacées, puis endurcies et marbrées, s'engrossissent par le découlement d'autres nouuelles, s'entre-reuestissantes les unes les autres, et passantes en semblables metamorphoses, à fin que du bas du terrain iusques au plus ault de la fosse et voûte, l'ont heut des colonnes et des hercules qui supportassent tout le faix et charge de la montagne, et empeschassent qu'elle ne vint à se ruir. »

Ainsi, Gollut assimile la grotte à une ancienne mine d'or, et en déduit l'étymologie du nom d'Osselle (contraction de « Auricella »). Son analyse sur l'origine du concrétionnement est fort intéressante !

LES
MEMOIRES
HISTORIQVES DE LA
REPVB. SEQVANOISE, ET DES PRINCES

Cette page de titre est celle d'un des deux exemplaires de l'édition originale (Dole, chez Ant. Dominique, 1592) déposés à la Bibliothèque d'étude et de conservation de Besançon. Elle est endommagée par une tâche, mais c'est celle de l'exemplaire personnel de Loys Gollut, dont la signature autographe figure en bas.

Le XVIIIe siècle : premiers aménagements

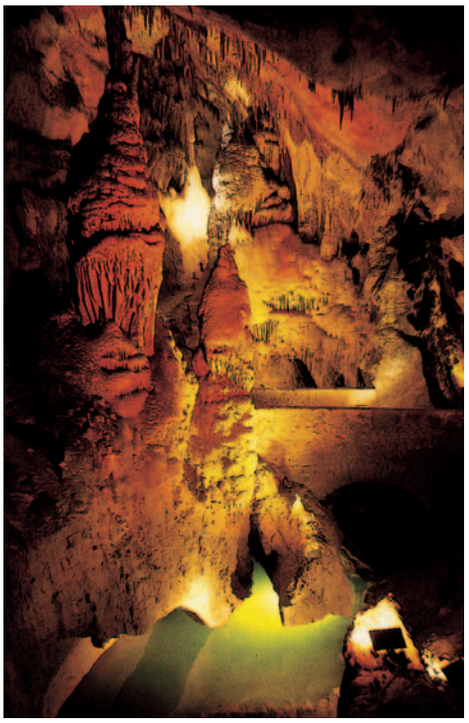
Osselle et l'Encyclopédie

Le chevalier de Jaucourt parle de la grotte d'Osselle dans le septième volume de *« L'Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une société de gens de lettres »*, mis en ordre & publié par M. Diderot, de l'Académie royale des sciences & des belles-lettres de Prusse.

« GROTTE de Quingey, (Géogr. & Hist.nat.) grotte de Franche-Comté, à une lieue de Quingey, & à cinquante pas du Doux. Elle est longue & large, & la nature y a formé des colonnes, des festons, des trophées, des tombeaux, enfin tout ce que l'on veut imaginer : car l'eau dégouttant sur diverses figures s'épaissit, & fait mille grotesques. Cette caverne est habitée par des chauves-souris du-haut en-bas ; ainsi ceux qui voudront la visiter, doivent faire provision de flambeaux & de just-au-corps de toile, tant pour y voir clair, que pour ne pas gâter leurs habits. Le terrein est fort inégal, selon les congélations qui s'y sont faites ; il est même vraisemblable qu'avec le tems il sera entierement bouché. »

La grotte d'Osselle dans les manuscrits de l'abbé Rose

En **1779, l'abbé Jean-Baptiste Rose** rédige pour l'Académie de Besançon son *« Mémoire sur la grotte de Quingey ou d'Abbans »*. En dix chapitres manuscrits, il propose là la première monographie « scientifique » sur la cavité, dans laquelle il a procédé à de véritables mesures de longueurs, de hauteurs, de température... Il formule des hypothèses pertinentes pour l'époque sur la genèse de la grotte, et sur le concrétionnement : *« Ce ne sont donc pas précisément l'eau ou le marc*



Le pont. *Photographie extraite de la plaquette publicitaire du site.*

d'eau par eux mêmes qui forment la matière des pétrifications, ils n'en sont que le véhicule, ce sont les dépots des pierres, des fossiles, des pierres calcinées ou pulvérisées que les eaux entraînent par les issues qu'elles trouvent dans les fentes des montagnes. Lorsque les dépots sont considérables et se font en même temps, ils forment des masses de plusieurs toises d'épaisseur […] La chute insensible de ces eaux chargées de corpuscules pierreux et salins, à travers les lits, les joints et les pores des rocs forme à la voute des grottes des stalactites qui ne sont mouillées par le bout pyramidal que dans les premiers temps de leur accroissement et qui le sont ensuite dans toute leur surface, lorsque le trou de la stalactite est obstrué et que la stalactite prend plus d'empattement […] »

Mais il rend compte également des premiers aménagements :

« (…) avant que messieurs de Beaumont et de La Corée, intendans de cette province en eussent fait aggrandir les passages l'un en 1752, l'autre en 1765 ce dernier porta même l'attention sur les avis de M. Faton jusqu'à faire construire un pont de pierre sur le canal qui sépare la dernière salle de la 3e avec les pierres prises dans cette sale de roch brut, et de faire écarter de côté et d'autres les tas de boüe qui rendoient le chemin très incommode ».

Un écrit ultérieur confirme d'ailleurs l'intérêt porté à la grotte par l'intendant Lacoré !

« M. de Lacoré parait avoir eu un goût particulier pour cette grotte. C'est lui qui a fait aplanir le chemin et tailler la voute. Il a même voulu y donner une fête : on montre encore l'endroit qu'il avait fait éclairer et décorer pour un festin, et on assure que la fête était très-brillante. La société fit, sans doute, son possible pour répondre aux attentions du maître ; mais qu'il a dû être difficile de s'égayer dans un souterrain dont les sombres enfoncemens inspirent une secrète horreur, et où rien ne rappelle la nature vivante ! […]

À la vue de deux ornières que le guide nous fit remarquer dans le sol, nous restâmes muets d'étonnement. Comment une voiture avait-elle pu entrer dans cette grotte, et à quelle fin l'y avait-on introduite? Le guide nous expliqua tout. M. de Lacoré, intendant de la province, avait voulu embellir son château de plusieurs belles colonnes qui étaient dans le fond de la grotte: il les fit abattre ; et comme elles étaient très-pesantes, il fit démonter un petit charriot pour l'introduire dans le souterrain ; il y fit mettre ensuite les colonnes ; mais il ne put jamais parvenir à les faire sortir de la grotte : il fut obligé de les laisser là, et on les voit encore couchées sur le sol » (Depping, 1819).

Rose évoque également les prélèvements de concrétions…

« Depuis les derniers ouvrages faits à la grotte de Quingey en 1765, M. le duc de Pecquigni en fit enlever deux colonnes dont une se brisa à la sortie, et dont M. Faton a réuni les pièces par quelques barres de fer qui les unissent en une même masse dans son jardin, à Quingey, tout récemment, encore, M. le marquis de Toulongeon en a fait enlever quantité de pilastres et de colonne pour en faire une grotte artificielle dans les jardins de son chateau d'Antorpe, près de la route de St Vit à Dole ».

Premières représentations : Lallemand, 1786

Jean-Baptiste Lallemand est un peintre né à Dijon en 1716, et mort à Paris, rue de Seine, en 1803.

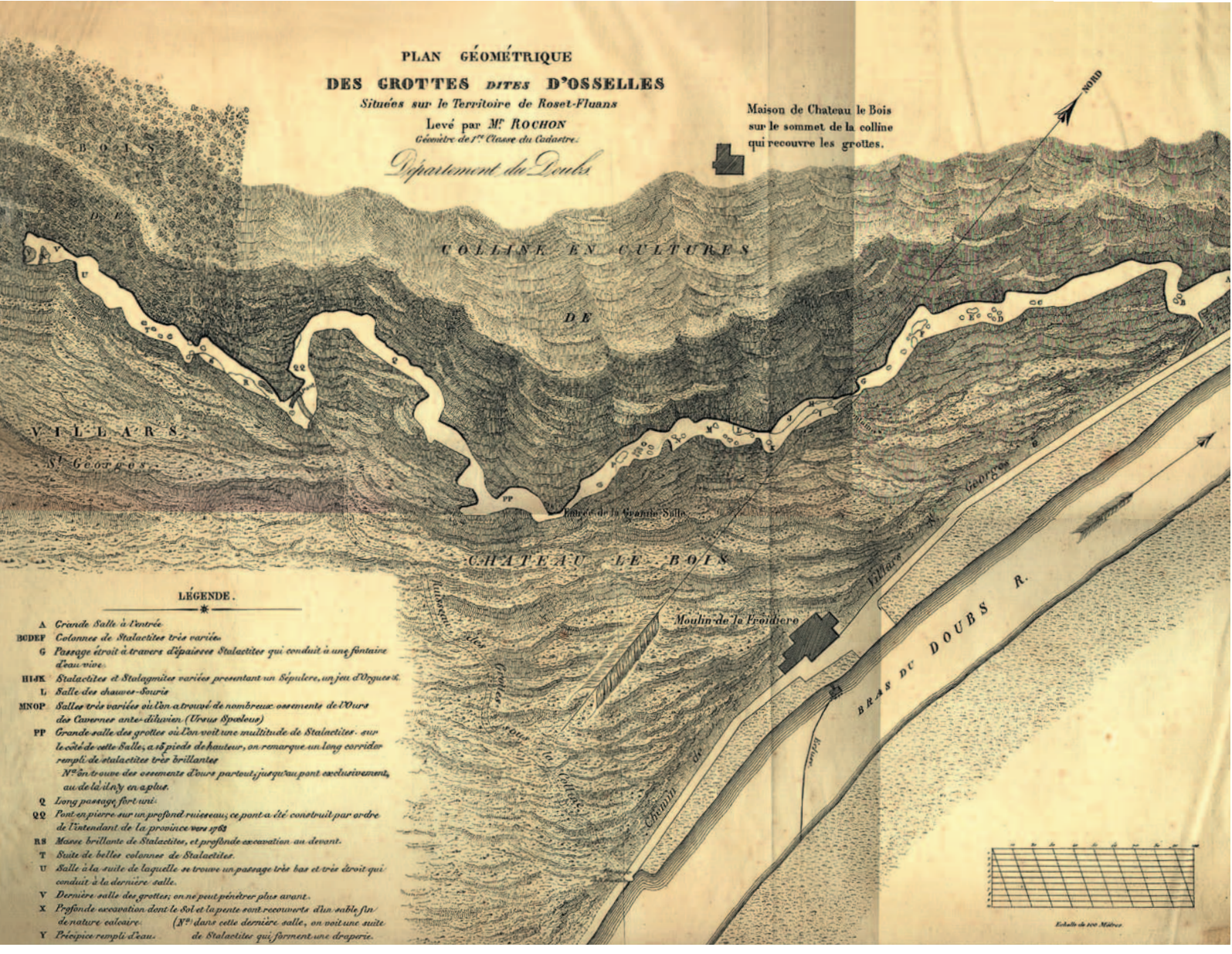
Fils d'un tailleur, il reprend d'abord le métier de son père, puis il part à Paris en 1739 pour y apprendre la peinture. En 1747, il s'installe à Rome, où il peint pour le pape Benoît XIV et de riches étrangers. Il collabore avec Greuze pour certaines gravures dont il fait les fonds de paysages.

Il rentre en France en 1761 ; il séjourne à Lyon, Dijon et Paris où il s'installe définitivement en 1773.

À partir de 1780, il travaille pour l'édition, et fait des dessins destinés à être gravés, par exemple pour la *Description générale et particulière de la France* (1781-1784) de Benjamin de La Borde.

La gravure reproduite ici est extraite de son Voyage pittoresque de la France, paru en plusieurs volumes, dont la Franche-Comté (1784-1786).

Gravure de J.-B. Lallemand : Au centre, un homme tient deux flambeaux. À droite, au premier plan, deux personnages dont l'un, tête nue, semble commenter la visite à son voisin, enveloppé dans une cape. À gauche, à l'arrière-plan, deux autres personnages à peine visibles.



Plan de la grotte par Rochon, accompagné d'une légende descriptive. Levé en 1826 et publié en 1833 dans l'Annuaire statistique du département du Doubs.

La grotte d'Osselle dans le romantisme du XIXe siècle

Osselle vue par un historien : Georges-Bernard Depping

Les visites touristiques dans la grotte d'Osselle ont débuté dès avant la Révolution française, aidées par les travaux d'aménagement de l'intendant Lacoré, mais elles se sont multipliées ensuite, la fumée des flambeaux occasionnant les noircissures qu'on imagine, qu'on peut encore observer de nos jours.

Ainsi en témoigne **Georges-Bernard Depping** en 1811, dans *Merveilles et beautés de la nature en France*.

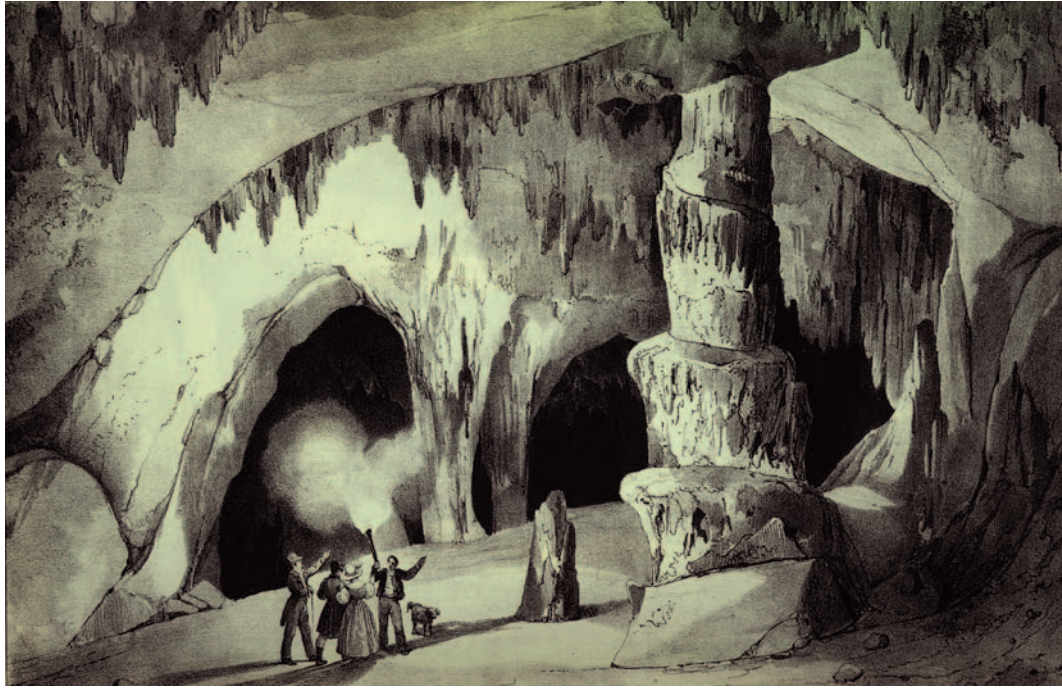
« Un des plus beaux effets de cette grotte, se montrait lorsque quelques-uns de nous étaient séparés du reste de la compagnie par des colonnes ou par des stalactites pendantes : on ne voyait pas alors leurs flambeaux ; mais la transparence des stalactites, répandait une lueur rougeâtre fort singulière, et ce que nous voyions de leurs personnes avait aussi une teinte rouge. Nous les comparions aux démons de l'Opéra, et le tout ressemblait en effet à une belle décoration de théâtre.

Les stalactites autour de nous avaient toutes sortes de formes : c'étaient des troncs d'arbres, des colonnes, des groupes de glaçons, des alcôves, des espèces de coulisses ; à mesure que nous passions devant tous ces objets, nos lumières les faisaient étinceler comme des diamants. Autrefois l'éclat de ces concrétions a dû être bien plus vif. Malheureusement les fréquentes visites des curieux ont fait couvrir de fumée presque tous les endroits que l'on peut atteindre ».

Des fouilles, et un plan de la grotte

Dans *« l'Annuaire statistique du département du Doubs »*, par A. Laurens (chef de division à la préfecture du Doubs), puis P. Laurens, la grotte d'Osselle est citée et décrite quatorze fois entre 1812 et 1859. C'est souvent le même texte qui est repris. Il relate entre autres le résultat d'une fouille entreprise en 1826, et conclut à l'existence d'une autre entrée rebouchée :

« Les fouilles faites en 1826 pour la recherche d'ossements fossiles, ont démontré que ce ruisseau n'avait pas été traversé par les animaux auxquels les grottes ont servi de retraite ; on doit en conclure qu'il y avait pour y pénétrer des ouvertures qui se sont fermées ; car il n'est pas possible que l'entrée



Dessin de Taylor, planche 113 de « Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France : la Franche-Comté », *par Nodier, Taylor et Cailleux - 1825. Dans le détail, on reconnaît à droite, le guide, vêtu à la paysanne, tête nue, un flambeau à la main, commente la visite pour un groupe de trois visiteurs : deux hommes et une femme, en tenue de ville. À l'arrière, un chien, peut-être celui du guide...*

unique qui existe aujourd'hui, ait jamais servi d'issue à des animaux de la taille et de la force des ours des cavernes (Ursus spelaeus), qui, d'après les ossements recueillis, devaient avoir la taille de nos chevaux ordinaires. »

Les ossements recueillis par Frédéric Gevril, conservateur du Musée d'histoire naturelle de Besançon, sont envoyés à l'Académie des sciences. L'Académie accorde une subvention de 500 francs, d'où levé du plan de la grotte par Rochon (au 1/1280e), joint en annexe du fascicule de 1833 (alors que le plan avait été réalisé sept ans plus tôt).

Dans le fascicule de 1827, A. Laurens fait état des dégradations dans la grotte, évoque des accidents, et sa fermeture !

« Les dégradations qui ont eu lieu dans les grottes depuis un grand nombre d'années, faisant craindre que de nouvelles détériorations ne finissent par leur ôter entièrement le charme que la variété de leurs pétrifications offre aux curieux, et, d'un autre côté, la facilité avec laquelle on pénétrait dans ces grottes, loin de toute surveillance, ayant occasionné des accidents, M. le Comte de Milon, Préfet du Doubs, a pris un arrêté qui autorise M. le maire de Roset-Fluans, commune dont les grottes dites d'Osselle dépendent, à en faire fermer l'ouverture, à y établir un gardien chargé de veiller à la conservation des pétrifications, et d'introduire et de guider les curieux, moyennant une légère rétribution. Ces sages dispositions sont exécutées depuis le 1er janvier 1826. »

Mais l'édition de 1833 présente aussi un dessin de l'auteur (A. Laurens) : le fameux pont qui enjambe le « précipice », qu'avait fait construire l'intendant Lacoré.

Lithographies

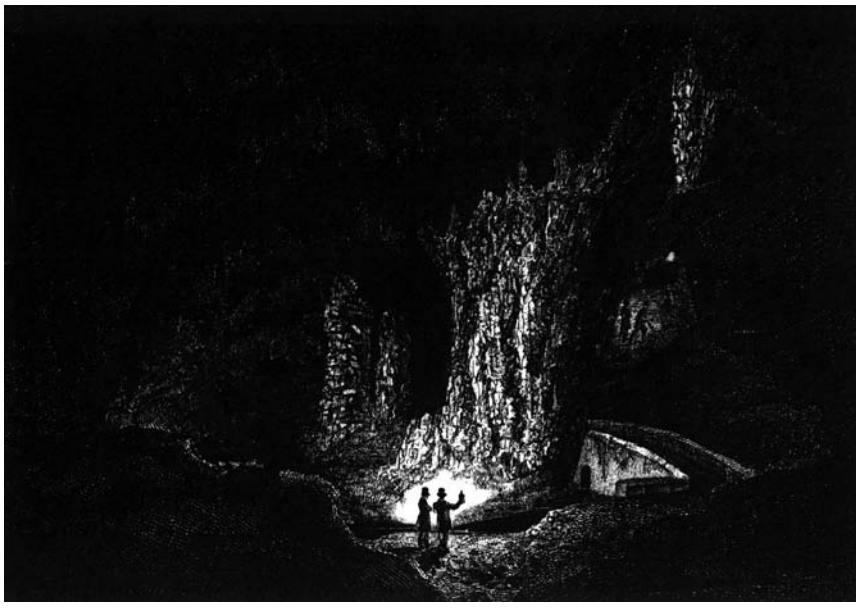
En **1825, Charles Nodier, Isidore-Justin Taylor et Alphonse de Cailleux** publient un ouvrage de 222 pages accompagné de 148 lithogravures, *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France : la Franche-Comté.*

La grotte d'Osselle bénéficie d'une description dans le plus pur style romantique :

« Après avoir quitté le vestibule dont nous venons de parler, on passe successivement dans un grand nombre de galeries et de salles très spacieuses, décorées d'une grande variété de stalactites, réfléchissant de mille feux la flamme des flambeaux ; quelques-unes de ces cristallisations ont porté leurs larmes brillantes du plafond au sol de ce palais poétique ; elles forment alors des milliers de colonnes en faisceaux, dont les groupes miraculeux ravissent les regards et l'imagination. Tantôt leurs agrégations capricieuses figurent une vaste église, où le guide peut désigner avec précision les tuyaux d'un buffet d'orgues, la chapelle profonde, la chaire aux sculptures élégantes, et montrer jusqu'au cénobite éternellement immobile qui va y faire entendre la parole de Dieu. Quelle éloquence, au reste, a jamais témoigné d'une manière plus éclatante en faveur de son existence et de ses prodiges ? »

Parmi ces lithogravures, la planche 113 représente « les Orgues » de la grotte d'Osselle.

Le dessin est de Taylor, la lithographie est de Engelmann.



***Le fameux pont qui enjambe le « précipice », dessin de A. Laurens, auteur de* l'Annuaire statistique du département du Doubs, 1833.**

La grotte d'Osselle dans le premier *Spelunca*

Et en **1895**, alors que la spéléologie commence à se structurer en France, **Edmond Renauld** publie un court article sur une expédition à la grotte d'Osselle, dans le tout premier numéro de *Spelunca* (bulletin de la Société de spéléologie, n°1, p.40-41) :

Grotte d'Osselle (Doubs). - M. E. Renauld écrit à la date du 30 janvier :

« J'ai visité au début de janvier, la grotte d'Osselle, fort belle, ancienne

rivière souterraine dans de grandes diaclases. (…) La grotte a 750 mètres de longueur ; à 600 mètres de l'entrée on y traverse un ruisseau, dont la galerie, perpendiculaire à la principale, est belle et praticable dans les deux sens. L'ex-meunier du moulin de la Fraidière s'y est aventuré assez loin en bateau, avec un ami, il y a une vingtaine d'années. Ils ont poussé à une cinquantaine de mètres, et ont reconnu des élargissements considérables (lacs). Leur bougie étant venue à manquer tout à coup, ils faillirent chavirer de peur et eurent toutes les peines du monde regagner l'embarcadère où ils retrouvèrent de la lumière. Depuis cette expédition, qui manqua tourner au tragique, personne n'est revenu à la charge. Aussi, je compte y retourner à la Pentecôte. »

Le XXe siècle : Fournier, les eaux souterraines et Osselle

Eugène-Yves-Antoine-Marie Fournier (1871-1941) est sans doute le spéléologue le plus connu du siècle dernier en Franche-Comté.

Chargé de cours de géologie et de minéralogie à la faculté des sciences de Besançon, le « professeur » travaille après 1894 pour la carte géologique de France (régions de Cahors, Montauban, Séverac-le-Château, Franche-Comté, Lorraine, Bourgogne), et effectue deux missions hydrographiques dans les Pyrénées avec Martel en 1908 et 1909.

Après la première guerre mondiale, Fournier reprend ses cours à la faculté de Besançon, dont il fut doyen du 1er février 1918 au 1er février 1921.

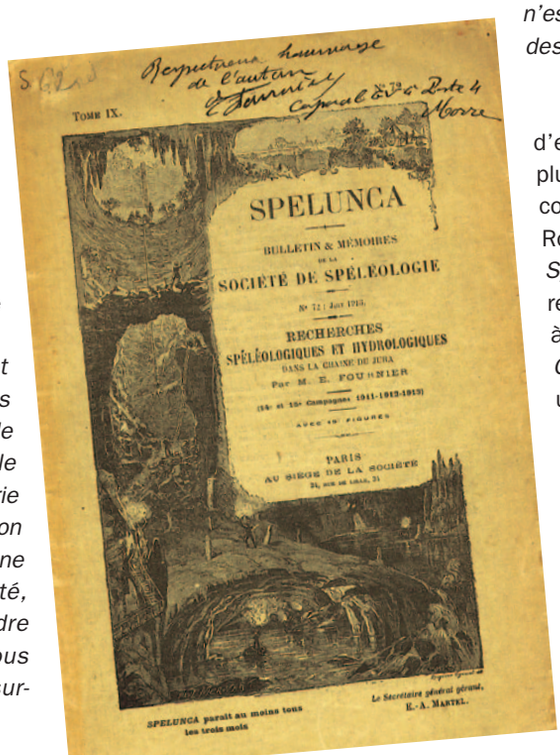
Il fut un des principaux contributeurs à *Spelunca* depuis sa création.

Ses études hydrogéologiques et explorations spéléologiques ont été publiées dans de nombreux ouvrages, dont cinq principaux : *Gouffres, grottes, cours d'eaux souterrains du département du Doubs* en 1919, *Les gouffres, Grottes et rivières souterraines* en 1923, *Les eaux souterraines* en 1926, et *Phénomènes d'érosion et de corrosion, applications scientifiques et pratiques de la spéléologie et de l'hydrologie souterraine*, en 1928.

Il relate ainsi ses premières explorations à Osselle : extrait de *Spelunca* n°72, année 1913.

« Les Grottes d'Osselles sont aujourd'hui parfaitement aménagées et éclairées à la lumière électrique ; le propriétaire, M. Démoulin, a formé le projet de rendre accessible la galerie de la rivière souterraine qui, comme on le sait, n'a jamais été explorée d'une façon complète. Nous avons tenté, le 15 décembre 1912, de reprendre son exploration. Tout d'abord nous essayons de pénétrer dans la résurgence voisine du Moulin de la Froidière, résurgence dans laquelle j'avais pu pénétrer jusqu'à 150 mètres environ, par une sécheresse, en 1899. Virieux et moi entrons dans l'eau jusqu'au-dessus de la ceinture.

Malheureusement, les eaux étaient plus hautes que nous ne l'avions espéré et, à 20 mètres environ, M. Virieux, qui s'était jeté à la nage, vit qu'il était impossible de mettre à flot le Berthon et de pousser plus loin l'exploration. Nous transportons alors le Berthon dans la grotte et le mettons à flot, à l'aval du pont. M. Démoulin et moi, nous avançons dans l'eau vers l'aval, jusqu'à une douzaine de mètres et laissons aller à la dérive le Berthon, maintenu par une cordelette et dans lequel était monté Virieux, qui put ainsi s'avancer jusqu'à 50 mètres environ à l'aval du pont et constater qu'en l'état actuel des eaux, la voûte était presque submergée et qu'il était matériellement impossible de pousser plus loin l'exploration. Nous tentons



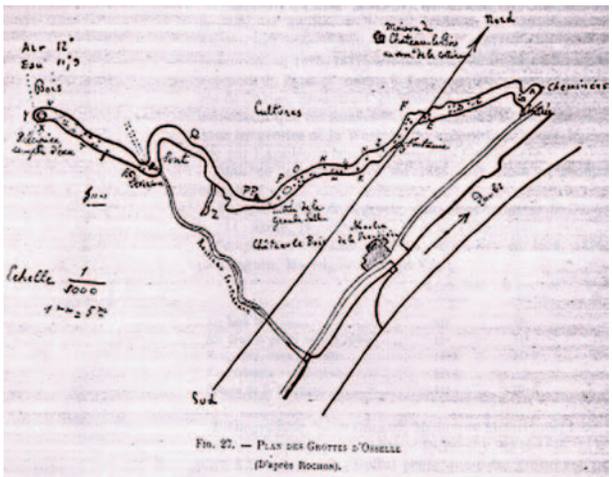
Le professeur Fournier, le « père » de la spéléologie franc-comtoise.

alors de remonter vers l'amont du Pont. Là, M. Boiteux est arrêté à une quinzaine de mètres et je constate que le petit gouffre que l'on rencontre à droite de la galerie, après le pont, retombe sur la rivière souterraine, non loin du point où est parvenu M. Boiteux. A gauche de la galerie terminale, une sorte d'entonnoir retombe aussi sur la rivière qui, là encore, circule dans une galerie, qui n'est pas pénétrable, dans l'état actuel des eaux […] ».

Il s'agit bien là désormais d'exploration spéléologique, et non plus de balade romantique ! Fournier complète avec A. Magnin le plan de Rochon de 1826, qu'il publie dans *Spelunca* n° 21 (1899), avec 25 références bibliographiques. Ce plan est à nouveau publié en 1923 dans *Grottes et rivières souterraines* avec une description :

« La galerie principale est d'accès très facile et mesure environ 900 mètres de longueur ; vers son extrémité, elle rencontre l'important ruisseau souterrain sur lequel le pont mentionné plus haut a été construit. Ce ruisseau provient de l'entonnoir de Courtefontaine et

Fournier 1913 : Spelunca dédicacé par Eugène Fournier. *Collection JCF.*



Le premier plan de la grotte publié dans Spelunca *(1899), par Fournier et Magnin, d'après celui de Rochon (1833).*

Première photographie publiée de l'intérieur de la grotte : Fournier, 1923, Grottes et rivières souterraines.

va ressortir, à environ 1 kilomètre à l'aval du pont de la grotte, près du moulin de la Froidière, au sud de l'entrée, après avoir effectué un parcours souterrain total d'environ 3 kilomètres. Après la traversée du ruisseau, la galerie principale se poursuit encore pendant environ 150 mètres et se termine par un entonnoir qui forme regard sur le cours d'eau souterrain à l'amont du pont. Une petite galerie latérale que nous avons explorée lors d'une de nos premières visites de la grotte, le 9 mai 1897, aboutit aussi à une vasque d'eau, qui est vraisemblablement en communication latérale avec le ruisseau à l'aval du pont. »

Cette description très « spéléologique » est complétée, outre le plan, par une photographie. Il s'agit sans doute de la première photographie publiée de l'intérieur de la grotte.

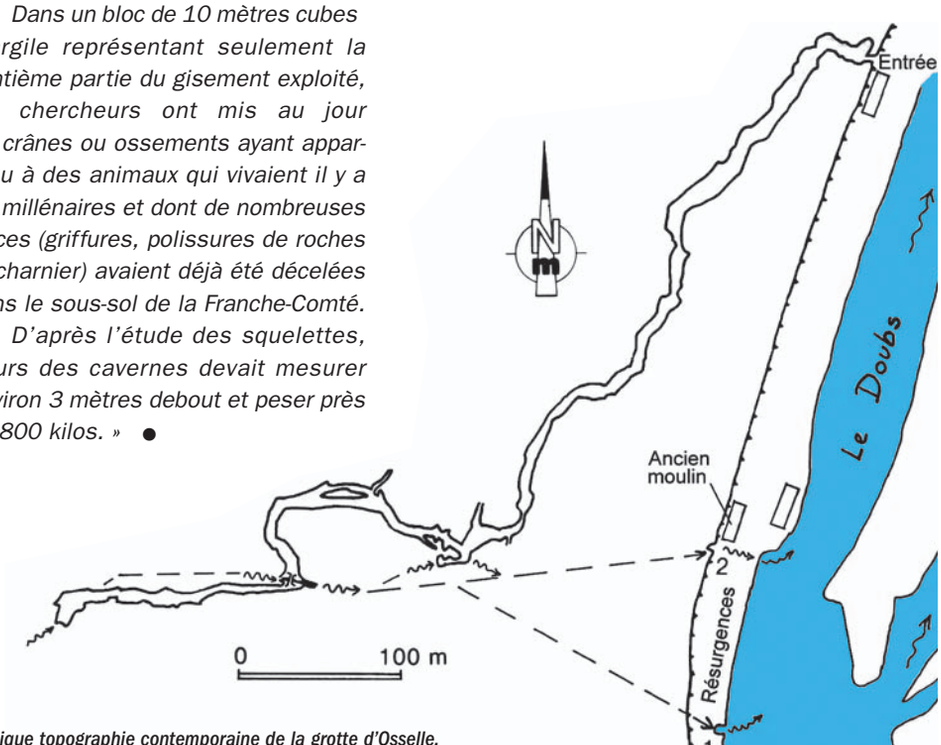
Plus rien après Fournier… Sinon une notule anonyme en 1970 dans *La Nouvelle revue franc-Comtoise* intitulée *Découvertes archéologiques aux Grottes d'Osselle (Doubs).*

« Une véritable nécropole d'ours des cavernes vient d'être découverte au cours de travaux entrepris dans les grottes d'Osselle (Doubs). Cette découverte a permis de reconstituer un squelette complet du carnassier qui est ainsi le troisième existant au monde.

Dans un bloc de 10 mètres cubes d'argile représentant seulement la centième partie du gisement exploité, les chercheurs ont mis au jour 18 crânes ou ossements ayant appartenu à des animaux qui vivaient il y a 40 millénaires et dont de nombreuses traces (griffures, polissures de roches et charnier) avaient déjà été décelées dans le sous-sol de la Franche-Comté.

D'après l'étude des squelettes, l'ours des cavernes devait mesurer environ 3 mètres debout et peser près de 800 kilos. » ●

Un des « 2 à 3000 squelettes d'ours » (!) découverts dans la grotte d'Osselle… *Photographie extraite de la plaquette publicitaire du site.*



L'unique topographie contemporaine de la grotte d'Osselle, *par P. Pétrequin et G. Picard, 1970.*

Orientation bibliographique

La bibliographie élaborée par Jean-Claude Frachon sur la grotte d'Osselle comprend 70 références. Nous nous limitons ici aux quelques ouvrages qu'il est encore relativement facile de consulter.

1895, E. Renauld : *Spelunca*, bulletin de la Société de spéléologie, n°1, p.40-41.
1899, E. Fournier, A. Magnin : « Recherches spéléologiques dans la chaîne du Jura, 1ère campagne 1896-1899 ». - *Spelunca*, Mémoires de la Société de spéléologie, tome III, n° 21, p.342-346.
1913, E. Fournier : « Recherches spéléologiques et hydrologiques dans la chaîne du Jura, 14ème et 15ème campagnes 1911-1912-1913 ». - *Spelunca*, Bulletin & Mémoires de la Société de spéléologie, tome IX, n°72, p.55-56.
1923, E. Fournier : *« Grottes et rivières souterraines »*, Besançon, p.5-9.
1925, Abbé Monnier : « Les grottes d'Osselle ». - In *« Franche-Comté et Monts Jura »*, n°57, 1924-1925, p.76-77.
1970, Anonyme : « Découvertes archéologiques aux grottes d'Osselle (Doubs) ». - In *« La Nouvelle revue franc-comtoise »*, n°41, t.XI, fasc.1, p.48.
1972, Y. Aucant et P. Pétrequin : *Cavernes*, n°2, p.66-73.
1991, Comité départemental de spéléologie du Doubs : « Inventaire spéléologique du Doubs », tome II, p.144-145.

L'ensemble sera prochainement en ligne sur http://cds39.ffspeleo.fr

La **Caborne de Menouille**, plus long réseau souterrain du Jura sud

Par Rémy LIMAGNE, d'après Jean-Claude FRACHON

Bien que n'ayant pas fait partie des tout premiers explorateurs, Jean-Claude Frachon est un personnage clé de l'exploration de la Caborne de Menouille. L'amont de la rivière principale du réseau porte d'ailleurs son nom : « Rivière Frachon ». La seule vraie monographie de la cavité a été publiée par lui-même en 1971, dans les Actes du 4ème congrès suisse de spéléologie, congrès qui s'est déroulé à Neuchâtel en septembre 1970. Étude complétée plus récemment, toujours par Jean-Claude Frachon, dans une publication du Jura *Regards sur la Petite montagne*, en 1994, et enfin par le volumineux compte rendu du stage fédéral Équipier scientifique de 2001.

40 ans d'explorations

La Caborne de Menouille à Cernon (X = 854,80 - Y = 160,33 - Z = 397), dans le sud du Jura, est le réseau le plus important de la Petite montagne. La grotte (« caborne » en patois local) s'ouvre sous la vieille route de Cernon à Menouille, dans les rochers de Sainte-Barbe.

Depuis longtemps, les habitants du hameau de Menouille connaissaient la caborne, au pied des escarpements du plateau. On pouvait, au bout de 130 m de boyaux bas et caillouteux, en franchissant trois étroitures et un siphon temporaire, parvenir à une voûte mouillante terminale.

1948-1949

En 1948, le Groupe spéléologique jurassien entreprend l'exploration de la cavité. Par siphonnage, la voûte mouillante est vidée, ainsi qu'un troisième siphon, à 380 m de l'entrée, et 1200 m de galeries vierges sont explorées (Réseau inférieur, Salle à manger, Réseau supérieur).

En 1949, le même club effectue le 15 avril la liaison Réseau supérieur – Réseau inférieur par le P60 ; le 17 avril l'exploration des réseaux Ouest et Est ; puis peu après, l'exploration partielle du « Chemin de Croix » (570 m).

Ces découvertes portent le développement du réseau à 2200 m, pour 70 m de dénivellation (–55, +15). Ont participé aux expéditions : Mlle Chaudat, MM. Besson, Cazal, Chaneaux, Cuaz, Dupanloup, Métrat, Steck, et Chaneaux en 1949.

1950-1956

Durant plusieurs années, l'exploration de la grotte est interrompue. En 1957, l'Électricité de France envisage la construction d'un grand barrage hydroélectrique sur l'Ain (590 millions de mètres cubes), un kilomètre en amont de la Caborne. L'ouvrage élèverait de plus de 100 m le niveau primitif de la rivière. Les assises étant calcaires, la retenue d'eau risquait de subir des fuites latérales. De plus, la configuration en méandre de la rivière et la présence de la grotte laissaient craindre la possibilité d'un court-circuit d'amont en aval. Une collaboration s'est alors établie entre spéléologues et EDF, afin d'étudier l'hydrographie souterraine du plateau.

Jacques Besson (« Jim ») à Menouille, 1949. *Collection Bernard Lamy.*

1957-1958

Prospection du plateau, désobstruction de plusieurs gouffres, aménagement des siphons de la Caborne. Participants : Chevassu, Coulois, Lamy, Skowron, Steck.

1959

Franchissement du sommet du P60 en escalade, et exploration de la rivière amont sur 550 m par Cabaillot et Schneider, dans le cadre d'une expédition interclubs qui faillit bien tourner au drame (voir plus loin). Le développement du réseau est alors de 2750 m pour 87 m de dénivellation (–55, +32).

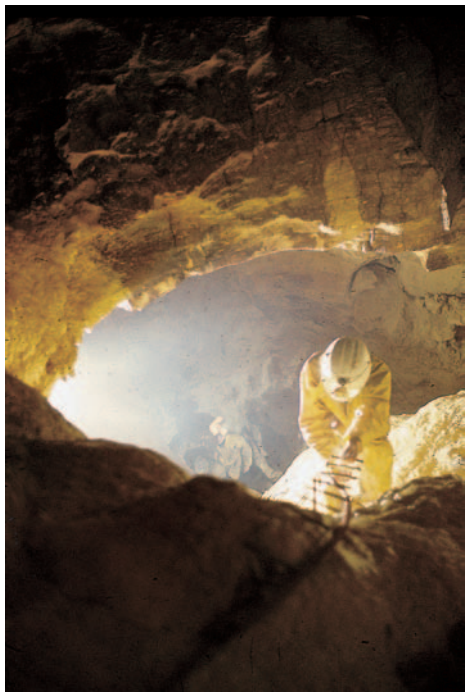
1960

Aménagements et topographie (Coulois, Foray, Frachon, Mathieu, Skowron). Le 18 décembre, découverte des galeries « Super Menouille » à l'extrémité du réseau Ouest (Foray et Frachon). Le développement de la grotte est alors de 3000 m pour 87 m de dénivellation.

1961

L'EDF aménage en tunnel les quatre cents premiers mètres de la grotte, supprimant ainsi tous les siphons. D'autre part, le gouffre de Cernon est désobstrué jusqu'à –40 m. En mai, exploration de la rivière du gouffre de Cernon jusqu'au siphon de la Boue, à 110 m de la base du puits d'entrée (Coulois, Frachon, Mathieu, Skowron). Une coloration prouve la communication de cette galerie avec la rivière amont du P60 dans la Caborne.

En juin et juillet, exploration du réseau Mystère dans la Caborne, par siphonnage ou plongée de cinq voûtes mouillantes (Cabrol, Coulois, Foray, Frachon, Mathieu, Skowron).



Accès aux galeries du « super Menouille ». *Cliché Robert Le Pennec (années 1980).*

En septembre, poursuite de l'exploration du « Chemin de Croix » (750 m), par Cabrol et Lingot.

Le développement atteint alors 4200 m pour 91 m de dénivellation (–55, +36).

1962

Aménagements et topographie (Coulois, Foray, Frachon, Mathieu, Renault). En octobre, escalade des cheminées du réseau Ouest (Frachon).

1963

En février, franchissement du siphon de la Boue dans le gouffre de Cernon par Callier, Frachon, et Pyanet. Au-delà, exploration sur 40 m jusqu'à une étroiture.

En décembre à la Caborne, désobstruction de l'étroiture terminale de la rivière amont du P60, puis exploration de la rivière Frachon, d'abord jusqu'au siphon de la Cheminée (Frachon, Maréchal), puis jusqu'au siphon des Baignades (Frachon).

Le réseau atteint 4600 m de développement pour 105 m de dénivellation (–55, +50).

1964

En mai, plongée en apnée du siphon des Baignades (5 m), et arrêt 30 m plus loin au pied du puits des Poules mouillées (Frachon).

En juin, désobstruction de l'étroiture terminale du gouffre de Cernon, par Coulois, Médaly, Portier.

Le 2 juillet, la liaison gouffre de Cernon – Caborne de Menouille est effectuée au puits des Poules mouillées, par Foray et Frachon, après désobstruction d'une nouvelle chatière à 250 m du puits d'entrée.

En juillet, exploration de plus de 400 m de galeries affluentes dans le gouffre de Cernon, par Frachon et Pyanet. Le 31 juillet, la première traversée intégrale gouffre de Cernon – Caborne est réalisée par une équipe de stagiaires de la Fédération française de spéléologie, dirigée par Frachon (Colla, Daugas, Falgade, Girard, Marbach et Zannoni).

Le développement du réseau atteint 5600 m, pour une dénivellation de 157 m (–55, +102).

1987-1988

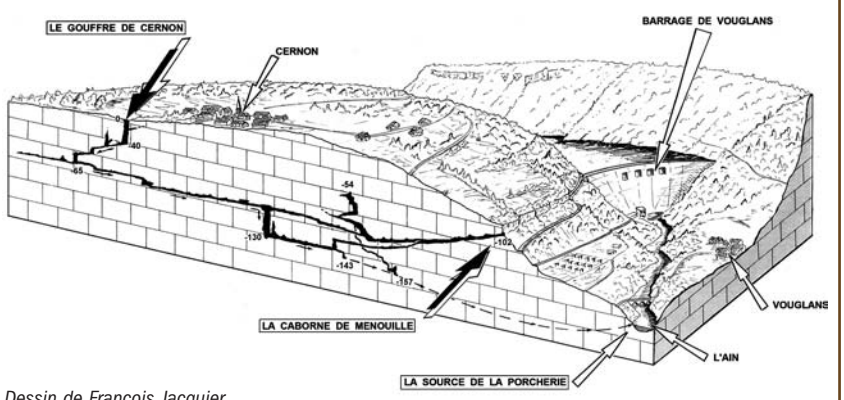
Plus de découverte majeure pendant vingt ans. La Caborne de Menouille devient une « classique » du Jura, de plus en plus fréquentée.

En rampant dans la glaise du deuxième siphon, les membres de l'expédition ont poussé le plus loin possible leur exploration, mais l'eau n'a pu être vaincue

Dans le secteur de la voûte mouillante (in **Le Progrès,** ***2 avril 1959).***

Le même endroit en 2006. *Cliché François Jacquier.*

Toutefois, en 1987, le Spéléo-club sanclaudien vidange le siphon terminant le réseau Mystère, et découvre 600 m de galeries au-delà. Il y ajoutera encore 500 m l'année d'après, si bien que la grotte développe en tout à ce jour, 6 665 mètres de conduits, ce qui lui confère la deuxième place dans le département, derrière la Borne aux Cassots à Nevy-sur-Seille, qui dépasse quinze kilomètres…



Dessin de François Jacquier.

9 mai 1959 : on frôle la catastrophe

L'expédition du 9 mai 1959, en collaboration avec le Spéléo-club de Paris (on reconnaîtra des noms…) a bien failli tourner au drame. Qu'on en juge à la lecture du récit circonstancié d'un des protagonistes, Paul Cabaillot (in *Grottes et gouffres*, bulletin du Spéléo-club de Paris, 1959) :

« Caborne de Menouille, 9 mai 1959 »

Le 9 mai 1959, nous arrivons à Menouille, objectif n°1 de notre expédition. Sous la conduite de Guy Coulois (GSJ), nous suivons le câble électrique qui entre dans la grotte pour alimenter la pompe placée entre les deux siphons. Après être passés sous des cascatelles tombant de la falaise, nous arrivons à l'entrée : ouverture basse (environ 1 m) et large au pied de la falaise. La galerie est basse : reptation et 4 pattes, passages en U pouvant siphonner, se succèdent. Je fais cette réflexion à Choppy, qui traînait avec moi un sac de matériel : "En cas d'arrivée d'eau, ce trou serait un vrai piège à rats !". Je ne pensais pas si bien dire ! Nous arrivons au 1er siphon : il est désamorcé, une petite perte au point bas du siphon débite suffisamment pour le vider. Une seule précaution à prendre : ne pas marcher dessus, car elle serait immédiatement colmatée par de l'argile et le siphon (25 m de long) se remplirait.

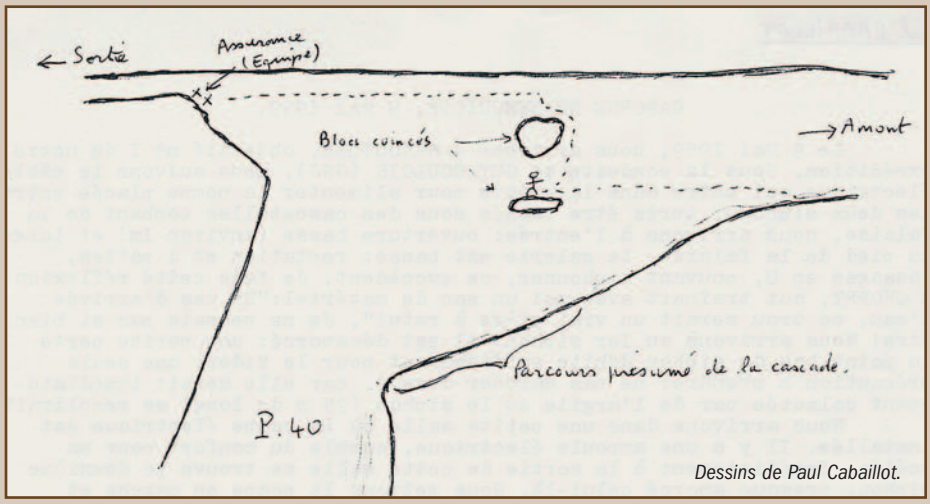
Nous arrivons dans une petite salle où la pompe électrique est installée. Il y a une ampoule électrique, comble du confort pour un spéléo. Immédiatement à la sortie de cette salle se trouve le deuxième siphon : presque amorcé celui-là. Nous mettons la pompe en marche et vidons le siphon amont dans le siphon aval. Quand nous franchissons ce siphon, il n'y reste que 15 à 20 cm d'eau. En amont de ce siphon, il y a un barrage de blocs de pierre et d'argile pilée : 80 cm de haut sur 4 à 5 m de large, afin de freiner le remplissage du siphon que nous venons de vider.

Après une galerie ascendante, nous débouchons dans une vaste salle. L'équipe se scinde en deux : une partie va parcourir le réseau inférieur (Vila, Choppy, Ducros, Granier, etc.), l'autre va continuer dans le réseau supérieur (Coulois, Cabaillot, Schneider, Ranglaret). Normalement, les deux équipes doivent se retrouver aux deux extrémités d'un puits vertical de 40 m : l'équipe Coulois au sommet, l'équipe Vila à la base. Un essai de jonction est prévu. »

Le récit suivant ne concerne que le parcours de l'équipe Coulois.

« Nous nous engageons dans un méandre assez étroit, aux formes torturées. Un coin malsain en cas de crue car ce méandre est bas de plafond (parfois 1 m à 1,5 m). Après un parcours assez long, nous arrivons devant l'obstacle qui avait arrêté les explorateurs précédents : le puits de 40 m. Il s'agit de le franchir en varappe (c'est pourquoi je suis là) et d'essayer d'atteindre une amorce de galerie que l'on devine dans la paroi opposée (10 m plus loin) et à 4 à 5 m en contrebas. Solidement assuré, je m'engage en opposition près de la voûte, car immédiatement plus bas, le puits s'évase et les parois sont lisses. Des becquets providentiels permettent de faire de l'auto-assurance, ce qui limiterait le pendule en cas de dévissage. Le passage est certainement impressionnant pour le spectateur, mais en fait, il est relativement aisé. J'arrive à l'aplomb de la paroi opposée du puits et je me rends compte que la galerie aperçue d'en face n'est que le méandre dans lequel je varappe, coupé par un pont de blocs coincés. Je franchis ce pont et descends derrière lui, ce qui me donne une assurance supplémentaire. La descente est plus délicate car les prises sont rares et le méandre trop large ne permet plus de faire de l'opposition. Je passe sous le pont et me retrouve… sur un autre pont de blocs. Sous moi, la cascade gronde dans le puits qui présente à ce niveau des dimensions fort respectables.

J'entends Choppy, à la base du puits, qui me hurle des choses que je ne comprends pas, car le grondement de la cascade et l'écho sur les parois du gouffre les rendent inintelligibles, même en détachant les syllabes. Fait curieux, Choppy a l'air de mieux entendre ce que je lui hurle. Coulois fait descendre une corde dans le puits afin de remonter un train d'échelles pour faire la jonction. Mais la cascade débite trop et la tentative est abandonnée. Je comprends vaguement que l'équipe du réseau inférieur repart vers la sortie.



Dessins de Paul Cabaillot.

Je me décorde et je décide de faire une pointe solitaire afin de voir "si ça continue". Je progresse en varappe ou en opposition sur les parois du méandre. Je trouve rapidement la rivière, remonte une petite cascade 150 m plus loin ; comme ça continue toujours sans difficulté, je décide de retourner au puits pour chercher un équipier. Schneider franchit le puits, solidement assuré, et ma propre corde d'assurance pouvant lui servir de main courante. Il s'en tire à merveille. Nous nous décordons et fonçons dans le méandre. Rapidement, nous dépassons le point où je m'étais arrêté. La galerie change d'aspect à plusieurs reprises : tantôt c'est le méandre haut et déchiqueté avec la rivière au fond, tantôt c'est le méandre étroit aux parois lisses, au tracé "serpentiforme", qui rappelle étrangement la "galerie des poignets" de la grotte du Brudour (Vercors). Nous passons sous une cascatelle tombant du plafond. Pour aller plus vite, nous progressons dans l'eau chaque fois que c'est possible : la profondeur varie du genou à la ceinture. Quand c'est plus profond, nous préférons les parois.

Nous remontons 6 cascades. L'une d'elle, la cinquième je crois, pose un problème : le débit est tel qu'il n'est pas possible de l'attaquer de front. Il faut escalader une coulée stalagmitique 7 ou 8 mètres avant la cascade : cette coulée surplombe légèrement mais les prises sont franches, sauf à la sortie ; ensuite, il faut passer en traversée le long de la paroi pour rejoindre le sommet de la cascade. Un peu plus loin, tout le méandre est fermé par une coulée stalagmitique. Il faut la franchir par une chatière que l'on trouve au sommet de la coulée, tout contre le plafond. Derrière cette coulée, on retrouve la rivière. On remarque des traces de mise en charge totale, due probablement au barrage que constitue la coulée. Nous courons dans l'eau pour aller plus vite. Arrivés à un confluent, nous laissons un affluent à gauche et construisons un cairn pour éviter toute erreur au retour. L'aspect de la galerie change à nouveau : les parois et le plafond sont profondément érodés, on a l'impression de circuler sous un fromage de gruyère ! Puis, environ 100 m plus loin, c'est le cul-de-sac : l'eau jaillit sous pression d'un trou qui se trouve à 10 cm sous le niveau de la rivière. Un boyau semble nous promettre une continuation. Quelques mètres, un coude à 90° à gauche et c'est la fin : ça ne passe pas. Peut-être qu'avec une masse on pourrait agrandir le passage, mais cela paraît bien problématique ! Revenus dans la rivière, je varappe au plafond pour chercher un passage. Une fissure ascendante, dans laquelle je m'engage, devient rapidement trop étroite : il faudrait se déshabiller mais il n'en est pas question car le temps presse. Fait curieux, dans cette fissure, je trouve des cadavres de mouches bleues, ce qui indique la proximité de la surface ; cependant, il n'y a aucun courant d'air ! Je rejoins Henri qui cherche dans la rivière : aucun passage possible. C'est bien la fin pour nous.

Nous fonçons vers la sortie en comptant nos pas, afin d'évaluer approximativement quelle longueur de rivière nous avons découverte. Au passage, nous nous engageons dans l'affluent laissé de côté à l'aller. Au bout de 10 m, étroiture, mais qui paraît franchissable. Cependant, nous n'insistons pas sous le faux prétexte d'une panne de lumière possible, et je presse Henri, car je me suis rendu compte que le débit de la rivière a augmenté, ce qui ne présage rien de bon pour les siphons de sortie. La cascatelle sous laquelle nous étions passés s'est transformée en une vraie cascade ! Henri s'en aperçoit et m'en fait la réflexion. Ma réponse est très vague, mais l'inquiétude est en nous, bien que chacun garde apparemment sa bonne humeur et ne souffle mot de ses préoccupations à l'autre. Nous fonçons vers la sortie : c'est une véritable course, non pas une course irraisonnée dont le moteur serait la peur, mais une volonté de gagner du temps seconde après seconde.

Nous arrivons au P.40. Nous hurlons pour avertir Coulois et Ranglaret de notre présence. Restés sur la rive opposée du puits, c'est tout juste s'ils nous entendent, tant le grondement de la cascade dans le puits est devenu puissant. Rapidement, nous franchissons le puits, plions les cordes, et fonçons vers la sortie. Chacun s'est rendu compte du danger qui nous guette, mais aucun n'en parle. Au contraire, c'est à qui lancera les plaisanteries les plus saugrenues et une bonne humeur forcée, mais contagieuse règne dans l'équipe. Bien que transportant du matériel, nous ne mettons que 3/4 d'heure pour rejoindre le siphon, alors qu'il faut ordinairement 1 h 1/2. Arrivés au barrage, Coulois me regarde : le barrage est plein, et il fuit de toutes parts ! Sans rien se dire, on s'est compris. Le siphon est encore désamorcé : il reste 20 cm de revanche. Mais l'autre siphon qui lui fait suite, celui de 25 m, doit être plein. Nous plongeons et franchissons ce premier siphon, et traversons la salle de la pompe en courant. Coulois, qui s'est engagé dans la lèvre du siphon de 25 m, nous lance : "Il est amorcé, inutile d'essayer de passer en plongée, il est trop long."

Henri, d'une voix blanche, nous dit qu'il ne sait pas nager. Je lui rétorque que cela n'a pas d'importance puisque le siphon est plein. Nous tenons un bref conseil de guerre : je propose de construire un barrage dans la salle de la pompe et de pomper l'eau du siphon aval dans le siphon amont. Coulois m'objecte avec raison que cette manœuvre hardie fermerait le siphon amont et en cas d'échec, nous serions pris au piège dans la salle de la pompe, ce qui nous empêcherait de refluer vers les salles en amont du siphon. Il propose d'essayer de renforcer le barrage en amont du siphon que nous venons de franchir. C'est ce que nous faisons.

Coulois, Ranglaret et moi refranchissons le siphon afin de travailler au barrage. Henri reste dans la salle de la pompe afin de surveiller le niveau du grand siphon. Pendant plus d'une heure, nous travaillons d'arrache-pied, dans l'eau. Nous colmatons les fuites du barrage. Malheureusement, à peine avons-nous bouché une fuite avec des blocs et de l'argile, qu'une autre voie d'eau se déclare. Sous la pression des eaux, le barrage devient une vraie

passoire, l'argile est chassée d'entre les blocs. Henri nous crie que le niveau du grand siphon, qui avait semblé vouloir baisser, se met à remonter.

Coulois, Ranglaret et moi refranchissons le siphon. Nous décidons d'essayer la manœuvre préconisée au début. Bien que très risquée, c'est le seul moyen de sortir de ce trou : plus nous attendons, plus nos chances de succès seront minces car le volume d'eau à pomper augmente. Le froid commence à nous saisir et nous claquons des dents. Nous entamons la construction d'un nouveau barrage. Celui-ci doit être non seulement étanche, mais à toute épreuve du point de vue résistance à la poussée, car il sera haut. En cas de rupture, le flot balayerait le siphon et ce serait la mort des spéléos engagés dans le siphon.

Comme emplacement, je choisis le point de la tranchée d'évacuation (creusée en 1949) le plus éloigné du siphon amont, afin de pouvoir emmagasiner le maximum d'eau ; d'autre part, ce point est étroit et profond, ce qui nous permettra de bâtir rapidement un ouvrage épais, gage de sécurité. Il faut non seulement faire vite, mais battre de vitesse la montée des eaux car si ce barrage se remplissait au fur et à mesure de sa construction, ce serait peine perdue ! Nous travaillons fébrilement. Henri manie des blocs, il les empile et construit ainsi deux murs de 1,5 m de haut, séparés par un vide de 40 cm environ. Au fond, entre ces deux murs, nous bourrons un sac à dos. Je manie avec ardeur un morceau de barre à mine (30 cm de long) trouvé sur place, afin de remplir d'argile pilée l'espace compris entre les deux murs. Coulois et Ranglaret empilent des blocs de soutènement derrière le barrage. Cela nous réchauffe : nous suons, sans pour autant arrêter de claquer des dents.

Quand le barrage commence à être terminé jusqu'à mi-hauteur, Coulois et Ranglaret entreprennent de déplacer la pompe, car nous manquons de tuyaux. Il faut descendre la pompe pratiquement au niveau de l'eau afin que la crépine puisse aller assez bas dans le siphon. Le tuyau d'évacuation est trop juste : il faudra le tenir pour débiter en amont du barrage. Henri accomplit des prouesses : infatigable, il empile des blocs plus lourds que lui. Je creuse un semblant de plate-forme dans le talus pour installer la pompe. Coulois et Ranglaret esquissent des pas de danses exotiques sous l'action des décharges électriques (220 v) de la pompe qui est sous tension.

Enfin le barrage est terminé, la pompe en place, je tiens le tuyau au-dessus du barrage. Coulois met le contact, la pompe tourne… rien ne vient : elle s'est désamorcée pendant le transport ! Il nous faut une gamelle pour remplir d'eau le carter : le casque de Coulois fera l'affaire. Un casque d'eau, contact… rien ! Nous recommençons la manœuvre : deux casques d'eau dans le carter, contact, la pompe tourne, quelques borborygmes, quelques crachotis, puis brusquement, le jet puissant. Une lueur d'espoir brille dans nos yeux. Coulois descend dans la lèvre du siphon pour surveiller le niveau, pendant que je tiens le tuyau afin que le jet de la pompe n'endommage pas le barrage. Le niveau de l'eau monte rapidement derrière le barrage. Le siphon amont est déjà profondément amorcé. Il ne reste plus que 10 cm à remplir derrière le barrage lorsque de la lèvre du siphon, un cri de Coulois : "Venez vite, ça passe !".

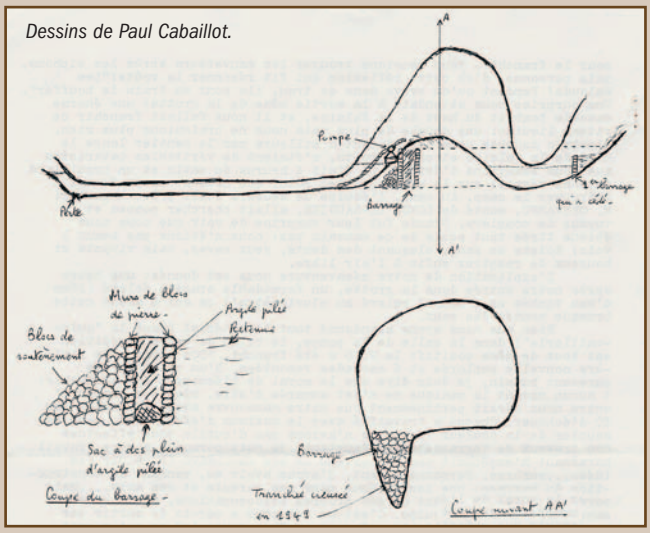
Coulois est déjà passé. Pendant qu'Henri et Ranglaret passent, le barrage commence à fuir sérieusement à sa base. Avec le jet d'eau, je démolis la berge afin de faire tomber des blocs et de l'argile au fond du barrage, pour colmater la fuite : celle-ci diminue. À mon tour de passer : je prends ma musette de quincaillerie (matériel d'escalade artificielle), non pour sauver ce matériel, mais pour m'alourdir afin d'avoir plus d'adhérence et de progresser plus vite dans le siphon, car il n'y aura plus personne pour tenir le tuyau de la pompe et le barrage risque de céder. Je lâche le tuyau et pars en courant vers la lèvre du siphon. Je me laisse tomber sur le glacis d'argile afin d'aller plus vite et glisse ainsi jusque dans l'eau du siphon : il y a 10 cm de revanche. Ma lampe à acétylène est immédiatement noyée, mais mon éclairage électrique de secours fonctionne parfaitement. Ma musette de quincaillerie me permet de courir à 4 pattes tout en étant pratiquement immergé : seul le casque sort de l'eau. Quand je sors du siphon, l'eau commence à remonter : le barrage a dû céder ou doit être plein.

Le plus dur est fait, mais nous ne sommes pas pour autant hors de danger. Nous sommes dans une galerie très basse et nous savons que deux autres points près de la sortie peuvent siphonner. Nous serions coincés et il faudrait forcer ces siphons en plongée libre. Heureusement, le premier siphon que nous rencontrons n'est plein qu'à moitié. Quant au dernier, il ne reste qu'une faible revanche, mais suffisante pour le franchir. Nous pensions trouver les sauveteurs après les siphons, mais personne, d'où cette réflexion qui fit résonner la voûte : "Les salauds ! Pendant qu'on crève dans ce trou, ils sont en train de bouffer".

Une surprise nous attendait à la sortie même de la grotte : une énorme cascade tombait du haut de la falaise, et il nous fallait franchir ce rideau liquide, une douche de plus mais nous ne craignions plus rien. D'autres douches nous attendaient d'ailleurs car le sentier longe le pied de la falaise et par endroits, c'étaient de véritables cataractes que nous essayions d'éviter. Il était 4 heures du matin et un brouillard intense régnait sur la vallée, à tel point que nous avons eu du mal à retrouver le camp. Au camp, l'équipe de secours était prête à partir : M. Chevassu, monté de Lons-le-Saunier, allait chercher pompes et tuyaux de pompiers. Grande fut leur surprise de voir que nous nous étions tirés tout seuls de ce mauvais pas. Nous n'étions pas beaux à voir : doigts en sang, claquant des dents, yeux caves, mais vivants et heureux de respirer enfin à l'air libre.

L'explication de notre mésaventure nous est donnée : une heure après notre entrée dans la grotte, un formidable orage a éclaté (28 mm d'eau tombés en 1 heure relevé au pluviomètre !), ce qui a amené cette brusque montée des eaux.

Bien que nous ayons abandonné tout le matériel (sauf la "quincaillerie") dans la salle de la pompe, le bilan de cette expédition est tout de même positif : le P.40 a été franchi, 800 m environ de rivière nouvelle explorée et six cascades remontées. D'un point de vue purement



Dessins de Paul Cabaillot.

humain, je dois dire que le moral de l'équipe a été admirable : à aucun moment la panique ne s'est emparée d'elle, bien que chacun d'entre nous savait pertinemment que notre manœuvre avait 8 chances sur 10 d'échouer. Chacun a travaillé avec le maximum d'efficacité, sans se soucier de la douleur (car nous n'avions pas d'outils pour effectuer nos travaux de terrassement). Pourtant je suis persuadé que ce travail harassant n'empêchait pas le cerveau de mes camarades de remuer des idées… sombres. Personnellement, j'avoue avoir eu, pendant la construction du barrage, une pensée émue pour mes parents et mes amis… Mais personne n'a soufflé mot de ses propres préoccupations, afin de ne pas saper le moral de l'équipe. C'est ce qui nous a permis de sortir par nos propres moyens et de transformer en "bon souvenir" ce qui aurait pu devenir une catastrophe, car, le soir même de notre sortie, un nouvel orage a éclaté…

Si nous étions restés coincés dans la Caborne de Menouille, il est probable que les vivres et le réchaud que Granier, averti de la montée des eaux par l'équipe Choppy-Vila, avait eu l'audace et le dévouement d'apporter dans la salle de la pompe, alors que le siphon était déjà presque fermé, ne nous auraient pas été d'un grand secours… Pendant la construction du barrage, j'ai remarqué ce sac, mais je l'ai pris pour un sac de matériel : j'étais à cent lieues de soupçonner ce qu'il contenait. Quant à l'équipe Choppy-Vila, elle était ressortie plusieurs heures avant notre retour ; les siphons n'étaient pas encore amorcés, mais l'eau montait déjà. Il leur était absolument impossible de nous prévenir et il valait mieux 4 spéléos coincés que 8 ! Nous tenons aussi à remercier l'aubergiste de Menouille qui, à 4 heures du matin, était encore debout à nous attendre pour servir un confortable repas aux rescapés. N'oublions pas de féliciter Henri Schneider qui, pour un "apprenti-varappeur" (qu'il se dit !) s'en est tiré tout à son honneur. »

Dans un article du 12 mai 1959, le quotidien *Le Progrès* relate ainsi l'incident. On notera qu'à l'époque, loin de culpabiliser les spéléologues, la presse les présente comme des héros… [cop 8-9] Il faut dire que l'auteur qui signe sous le pseudonyme de Jacques Brévent, n'est autre que Jacques Besson, un des premiers explorateurs du réseau.

Quotidien « Le Progrès » *du 12 avril 1959.*

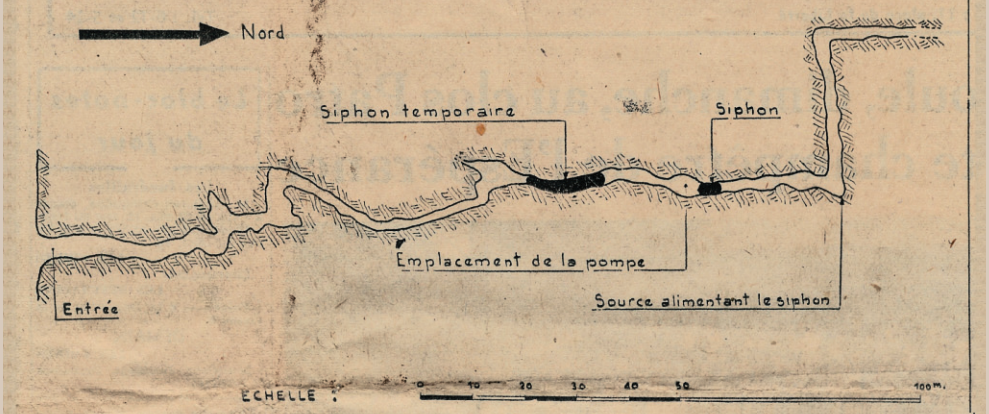
DRAMATIQUE EXPÉDITION à la Caborne de Menouille (Jura)

où des spéléologues luttent toute une nuit, *pour dégager quatre de leurs camarades prisonniers entre deux siphons*

(Nos informations en cinquième page)

La partie supérieure de La Caborne de Menouille

La dramatique expédition de la Caborne de Menouille



Lons-le-Saunier, 11 mai.

ALERTE, les gars, l'eau monte ! C'est par ce cri angoissé que les spéléologues cheminant dans les vastes galeries de la Caborne de Menouille ont appris le terrible danger qui les menaçait… Dès cet instant, tous ont compris qu'ils allaient vivre les minutes les plus angoissantes de leur carrière d'explorateur… Peut-être même, les dernières.

Pourtant, cette expédition avait débuté sous les plus heureux auspices. Débarqués jeudi matin à Geraise, 12 membres du Spéléo-Club de Paris et quatre membres du Groupe spéléologique jurassien sont réunis devant l'entrée béante du « Gouffre de Côte-Chaude ». C'est la seconde fois que les spéléos parisiens explorent des cavités jurassiennes et à l'attrait de la découverte, s'ajoute maintenant une solide amitié cimentée avec l'argile des cavernes. Toute la journée, le matériel est donc acheminé aux différents relais puis, vendredi, au petit jour, les spéléologues, un par un, quittent notre monde de lumière pour le domaine inquiétant de la roche et de l'eau, dans une obscurité totale.

L'équipe de pointe, dirigée par Sterlingots, du Spéléo-Club de Paris, devait découvrir 200 mètres de galeries nouvelles avec la possibilité de poursuivre cette belle cavité sans doute encore beaucoup plus loin. Malheureusement, arrêtés par le temps les spéléologues doivent regagner la surface en se promettant bien de revenir sous peu à « Côte-Chaude ».

Dès samedi matin, toutes les équipes se dirigent sur la vallée de l'Ain pour tenter un nouvel assaut dans la Caborne de Menouille qui reste l'objectif numéro 1.

L'infranchissable P. 40 est vaincu

Après avoir installé leur camp en dessous de la grotte, les spéléos pénètrent sous terre par ce porche bas qui les vit si souvent ressortir écorchés, mais glorieux de leurs explorations passées. Celle-ci est dirigée par Coulois du groupe de Lons et se compose de Caballot (Paris) spécialiste en « varappe », Schneder et un jeune Parisien dont c'est la première véritable expédition. Cette équipe a pour mission de vaincre le fameux P- 40 dit « puits infranchissable » et de pousser l'exploration le plus loin possible.

Immédiatemen; derrière, la seconde équipe que dirige Choppy, un des chefs des Eclaireurs Spéléos de France se compose de Villa, secrétaire trésorier du Spéléo-Club de Paris et Sergent du G.S. de Lons. Leur but est d'atteindre le P 40 par le bas et remonter assez haut pour voir d'où sort la fameuse cascade qui se précipite dans le puits. De plus un essai de jonction est prévu avec l'équipe du réseau supérieur.

Celle-ci, d'ailleurs, remplit admirablement la mission qu'elle s'était fixée, grâce à Caballot qui franchit avec une aisance remarquable un obstacle des plus délicats. A le voir évoluer contre la paroi du gouffre on en vient à se demander s'il ne préfère pas cette position dangereuse à la station debout sur un plan horizontal, tant il a l'air décontracté et souriant.

Arrivée un peu plus tard en bas du P 40 la seconde équipe en entreprend aussitôt l'ascension par la « face Est » montant ainsi d'une dizaine de mètres jusqu'à un balcon naturel, au-delà duquel l'escalade n'est plus possible. Mais de là, on peut parfaitement voir l'arrivée de la cascade qui jaillit avec violence d'un trou impénétrable, sauf peut-être au temps de sécheresse. Ayant réalisé la liaison à voix avec l'équipe d'en haut, les membres de la 2e équipe préviennent alors leurs camarades qu'ils prennent le chemin du retour.

En haut, Caballot et Schneider ont franchi le gouffre et réalisent une étonnante découverte après être redescendus de l'autre côté de la paroi. En effet c'est près d'un kilomètre de rivière souterraine qu'ils vont explorer en remontant 6 cascades. Ils repèrent en outre un affluent sur la gauche mais faute de temps, doivent faire demi-tour, enthousiasmés par ce qu'ils ont vu…

Ceux qui restent en arrière seront pris comme des rats

Loin de là, sur le chemin du retour, l'autre équipe remarque depuis peu la présence de ruisseaux et de cascades là où, auparavant la galerie était sèche. Sans prononcer un mot, chacun peut lire dans le regard de ses camarades toute l'angoisse de cette situation qui risque d'une minute à l'autre de se transformer en tragédie surtout pour l'équipe en arrière et qui est loin de se douter du danger qui la menace. Avec le plus grand calme, et, cependant, le plus rapidement possible, les spéléos foncent maintenant à toute vitesse, autant que le permettent le terrain difficile et la glaise qui recouvre tout.

Il faut sauver à tout prix les autres, là-bas au fond de leur galerie car, immédiatement chacun a compris quel était le danger numéro 1 : les deux siphons qui risquent de s'amorcer à 160 mètres de l'entrée. Aussi c'est avec angoisse qu'ils constatent que ceux-ci montent sans cesse. Dans peu de temps l'eau baveuse atteindra la voute et alors ceux qui restent en arrière seront pris comme des rats dans leur piège humide.

Sans perdre de temps Sergent plonge dans l'eau glacée, ressort et dévale la pente à toute allure pour prévenir Granier resté au camp avec l'équipe de secours prévue pour un cas semblable. Sans perdre une seconde Granier et ses hommes auxquels s'est joint Sergent tellement rongé par l'inquiétude qu'il serait bien incapable de rester au camp, remontent à la grotte, transportant du matériel de première urgence et des vivres au siphon dont le niveau a encore monté.

Deux spéléos se mettent à l'eau et disposent vivres et matériel près de la pompe. Il est une heure du matin, en bas pendant ce temps, Choppy et Villa déclanchaient le système d'alerte en prévenant Chevassu, président du G.S.J. qui devait se rendre immédiatement sur les lieux.

Pris au piège

Pendant ce temps, dans les longues galeries qui risquent d'un moment à l'autre de devenir leur tombeau les hommes de la première équipe reviennent à toute allure vers la sortie s'étant, comme leurs camarades, rendus compte de l'importance du danger, en voyant les cascades. Un autre indice devait leur faire comprendre tout le tragique de leur situation : l'absence de courant d'air signifient que les siphons sont amorcés

Cependant, ils parviennent à franchir le premier obstacle mais la perte ne débitant plus suffisamment, un autre siphon s'est formé : Lacoute, cette fois, plonge profondément dans l'eau. Le piège s'est refermé sur les téméraires venus percer les secrets de La Carbone.

Une première tentative a lieu pour essayer de détourner le torrent. Un barrage existe au-delà du siphon. Les spéléos entreprennent de le consolider mais sous la poussée des eaux l'ouvrage s'écroule au moment où le niveau commençait à baisser. Dans le plus grand calme les prisonniers tiennent alors un bref conseil de guerre… Il reste deux solutions : soit refluer vers le fond de la cavité, dans les grandes salles avant que l'autre siphon ne s'amorce, soit tenter le tout pour le tout au risque d'être prisonnier entre deux barrières liquides. En définitive c'est la seconde solution qui est adoptée.

Pendant que la moitié de l'équipe s'affaire à amener la pompe à pied-d'œuvre celle-ci étant toujours sous tension, les pauvres spéléos se font rudement « secouer » les autres dans la salle entreprennent l'édification d'un barrage de plus d'un mètre dans la tranchée d'évacuation creusée en 1949.

Tout peut servir pour ce barrage… rochers, glaise, sac à dos, et même chaine d'arpenteur… Le temps presse chacun s'active en silence, les traits tendus… déjà la pompe fonctionne et peu à peu le niveau diminue… Mais un cri d'alerte retentit derrière le « barrage », celui-ci sous l'énorme pression des eaux commence à se disloquer… Mais le passage vient de s'ouvrir L'eau a suffisamment baissée… Aussitôt tout le monde fonce en avant, aussi vite qu'il peut… Cette fois c'est gagné… Derrière les spéléos sains et saufs. L'énorme massé d'argile et d'eau vient de s'écrouler dans un grondement sinistre

La fin du cauchemar

Avec la joie que l'on peut imaginer les spéologues ressortent enfin, à l'entrée ils retrouvent avec émotion leurs camarades de l'équipe de secours qui s'apprêtaient à alerter les pompiers et les hommes grenouilles…

Il est 4 heures du matin quand, anéantis de fatigue, chacun peut enfin se glisser dans son duvet.

Ce n'est que le lendemain que les spéléos auront l'explication du phénomène qui faillit leur coûter la vie. A peine étaient-ils rentrés sous terre qu'un formidable orage éclatait sur la région, gonflant les rivières et précipitant sous terre par toutes les fissures de véritables trombes d'eau.

Grâce à l'admirable sang-froid de tous un désastre a été évité. Le calme et la raison ont gagné un combat dangereux contre les forces de la nature.

Ces hommes qui viennent de risquer leur vie, vous les rencontrez tous les jours. Ils ne sont pas différents des autres. Bien sûr ils sont heureux d'avoir pu s'échapper mais si vous leur parlez ils vous diront simplement : « Menouille ? mon vieux, c'est formidable… Nous y avons atteint notre quatrième kilomètre.

Voilà qui en dit long sur leur passion des découvertes souterraines.

Jacques BREVENT.

Jean-Claude Frachon et Menouille

Jean-Claude Frachon ne découvre la Caborne de Menouille qu'en 1960 (il a alors 16 ans...). Il ne la quittera plus durant cinq ans. Participant ou conduisant des dizaines d'expéditions, parfois en solitaire, son acharnement permettra de doubler le développement exploré du réseau, et surtout de réaliser enfin la jonction entre la Caborne et le gouffre de Cernon.
Trente-cinq ans après, le Frach' intervient dans l'encadrement du stage national « Équipier scientifique », qui se déroule à Menouille en juillet 2001, sous la conduite de Stéphane Jaillet.
La préface du rapport de stage qu'il a rédigée montre bien l'importance que ce réseau avait dans sa mémoire...

« Lorsque Stéphane me sollicita, au fond de ma semi-retraite, pour animer une partie du stage scientifique à la Caborne de Menouille, je fus vite séduit. D'abord parce que le choix de ce site me paraissait pertinent pour un tel stage. Ensuite parce que c'était pour moi la perspective d'un retour à mes premières amours, à cette cavité qui fut pour moi la caverne initiatique. J'acceptai donc.

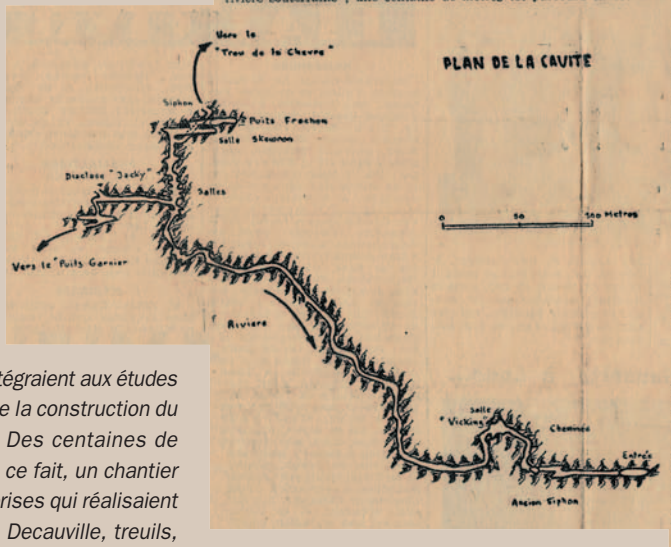
En effet, au début des années 1960, après quelque temps passé à arpenter quantité de modestes trous jurassiens, c'est dans la Caborne de Menouille que je réalisai mes premières explorations d'envergure. Et pas de tout repos, les expéditions de l'époque ! Cela commençait souvent par quarante kilomètres à vélo, chargé comme un mulet, au départ de Lons-le-Saunier. Puis, équipé de façon très rudimentaire – blue-jean et vieux pull – il fallait affronter les 300 premiers mètres de la grotte, en rampant dans des passages bas et boueux, inondés lors des pluies ; il fallait pomper un siphon pour accéder à la suite ; il fallait se hâter, toujours, sous peine d'être bloqué au retour par le siphon à nouveau rempli. Les jeunes générations ne connaissent pas ces plaisirs masochistes, la zone d'entrée de la grotte étant désormais transformée en tunnel ! Dans ces conditions précaires, nous avons pourtant entrepris de multiples désobstructions avec marteau et burin ou des kilos d'explosifs ; nous avons réussi des escalades à l'aide de mâts aussi fragiles que lourds ; nous avons mis en œuvre des pompages imposant le transport harassant d'un matériel inhumain, sur des distances inhumaines... Récompense finale, je parvins en 1964 à relier le gouffre de Cernon et la Caborne, ce qui en fit à l'époque la plus longue et la plus profonde cavité de la région, avec 5600 m de développement et 157 m de dénivellation. Une rude école physique...

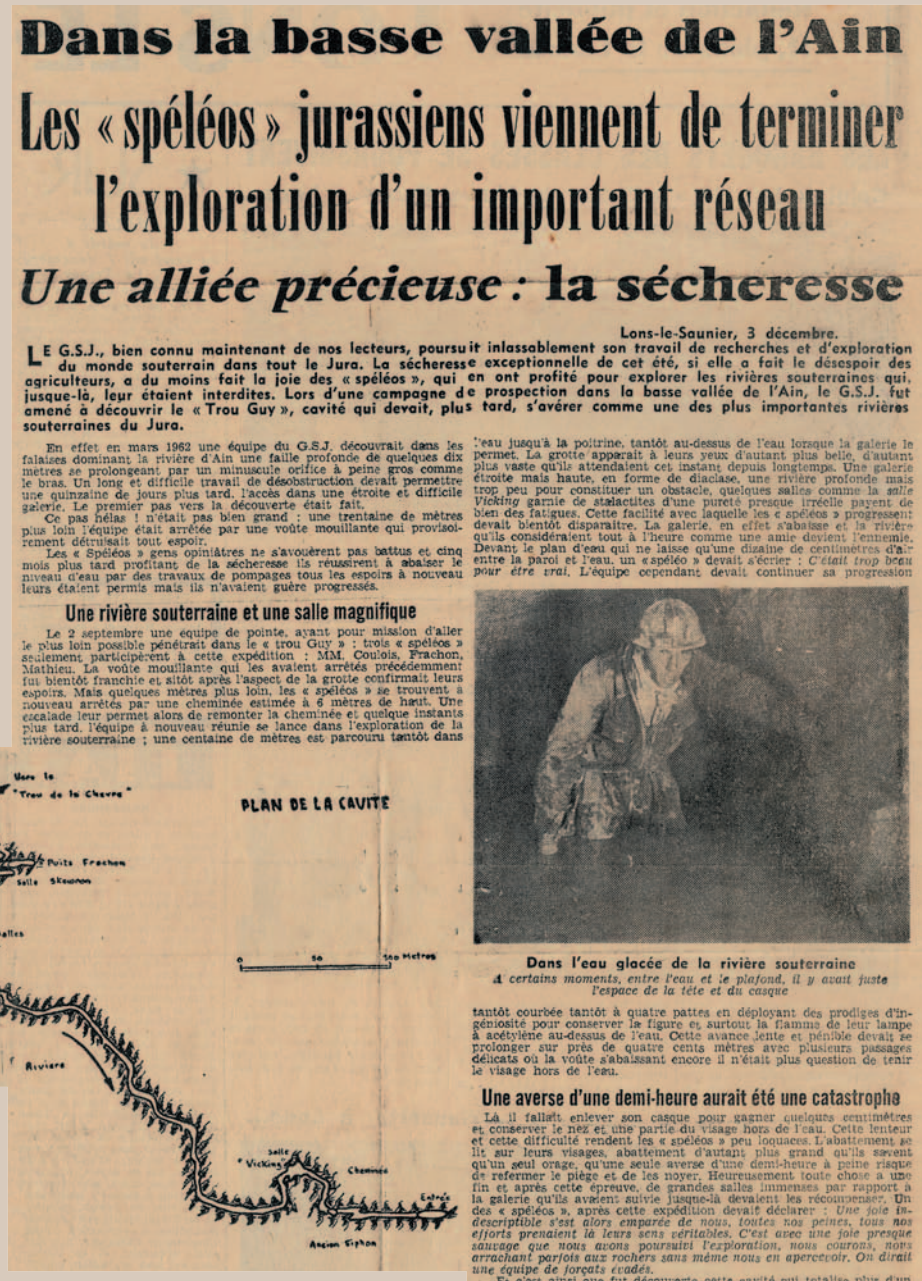
C'est également là que je fus confronté, pour la première fois, à la spéléologie appliquée. Nos explorations s'intégraient aux études menées par l'Électricité de France, en vue de la construction du vaste barrage de Vouglans, tout proche. Des centaines de mètres de galeries du réseau devinrent, de ce fait, un chantier animé, où nous eûmes à côtoyer des entreprises qui réalisaient un semi-aménagement : perforateurs, rails Decauville, treuils, explosifs, pompes, scellements, poses d'échelles fixes et de limnigraphes, etc., n'eurent bientôt plus de secrets pour nous. À l'autre extrémité du réseau, le gouffre de Cernon devint en 1964 un déversoir des égouts du village : j'entrepris alors, mais en vain, un recours auprès de l'Agence de Bassin. Politique et finance passaient outre, déjà, au respect de la réglementation, de l'environnement et du bon sens. Une rude école de la vie...

C'est enfin à Menouille que j'appris ce qu'était l'étude globale d'un réseau. Très vite, je devins le coordinateur du club, pour l'étude morpho-tectonique du massif de Cernon, pour les levés et reports topographiques du réseau, pour les colorations et mesures de débits, pour les observations morphologiques sur les conduits et les remplissages, avec Philippe Renault dans ce dernier domaine... Corollaire obligé, j'eus à rédiger des synthèses, tant pour les rapports sollicités par EDF, que pour les revues spéléologiques. Une bonne école, qui fit de moi un adepte de la karstologie, et plus généralement un "spéléologue", au sens premier du terme.

Tout ça date déjà de 30 à 40 ans. En me faisant venir à ce stage, Stéphane m'a permis d'exhumer des souvenirs, de revoir des lieux, de croiser des fantômes. C'est à lui que je dois l'émotion qui m'étreignit devant les dépôts fluvio-glaciaires du "Super-Menouille", prolongements que j'avais découverts en 1960 et où je n'étais pas revenu depuis plus de trente ans ! »

Jean-Claude FRACHON





Dans la basse vallée de l'Ain

Les « spéléos » jurassiens viennent de terminer l'exploration d'un important réseau

Une alliée précieuse : la sécheresse

Lons-le-Saunier, 3 décembre.

LE G.S.J., bien connu maintenant de nos lecteurs, poursuit inlassablement son travail de recherches et d'exploration du monde souterrain dans tout le Jura. La sécheresse exceptionnelle de cet été, si elle a fait le désespoir des agriculteurs, a du moins fait la joie des « spéléos », qui en ont profité pour explorer les rivières souterraines qui, jusque-là, leur étaient interdites. Lors d'une campagne de prospection dans la basse vallée de l'Ain, le G.S.J. fut amené à découvrir le « Trou Guy », cavité qui devait, plus tard, s'avérer comme une des plus importantes rivières souterraines du Jura.

En effet en mars 1962 une équipe du G.S.J. découvrait dans les falaises dominant la rivière d'Ain une faille profonde de quelques dix mètres se prolongeant par un minuscule orifice à peine gros comme le bras. Un long et difficile travail de désobstruction devait permettre une quinzaine de jours plus tard, l'accès dans une étroite et difficile galerie. Le premier pas vers la découverte était fait.

Ce pas hélas ! n'était pas bien grand : une trentaine de mètres plus loin l'équipe était arrêtée par une voûte mouillante qui provisoirement détruisait tout espoir.

Les « Spéléos » gens opiniâtres ne s'avouèrent pas battus et cinq mois plus tard profitant de la sécheresse ils réussirent à abaisser le niveau d'eau par des travaux de pompages tous les espoirs à nouveau leurs étaient permis mais ils n'avaient guère progressés.

Une rivière souterraine et une salle magnifique

Le 2 septembre une équipe de pointe, ayant pour mission d'aller le plus loin possible pénétrait dans le « trou Guy » : trois « spéléos » seulement participèrent à cette expédition : MM. Coulois, Frachon, Mathieu. La voûte mouillante qui les avaient arrêtés précédemment fut bientôt franchie et aitôt après l'aspect de la grotte confirmait leurs espoirs. Mais quelques mètres plus loin, les « spéléos » se trouvent à nouveau arrêtés par une cheminée estimée à 6 mètres de haut. Une escalade leur permet alors de remonter la cheminée et quelque instants plus tard, l'équipe à nouveau réunie se lance dans l'exploration de la rivière souterraine ; une centaine de mètres est parcouru tantôt dans l'eau jusqu'à la poitrine, tantôt au-dessus de l'eau lorsque la galerie le permet. La grotte apparait à leurs yeux d'autant plus belle, d'autant plus vaste qu'ils attendaient cet instant depuis longtemps. Une galerie étroite mais haute, en forme de diaclase, une rivière profonde mais trop peu pour constituer un obstacle, quelques salles comme la *salle Vicking* garnie de stalactites d'une pureté presque irréelle payent de bien des fatigues. Cette facilité avec laquelle les « spéléos » progressent devait bientôt disparaître. La galerie, en effet s'abaisse et la rivière qu'ils considéraient tout à l'heure comme une amie devient l'ennemie. Devant le plan d'eau qui ne laisse qu'une dizaine de centimètres d'air entre la paroi et l'eau, un « spéléo » devait s'écrier : *C'était trop beau pour être vrai.* L'équipe cependant devait continuer sa progression tantôt courbée tantôt à quatre pattes en déployant des prodiges d'ingéniosité pour conserver la figure et surtout la flamme de leur lampe à acétylène au-dessus de l'eau. Cette avance lente et pénible devait se prolonger sur près de quatre cents mètres avec plusieurs passages délicats où la voûte s'abaissant encore il n'était plus question de tenir le visage hors de l'eau.

Dans l'eau glacée de la rivière souterraine
A certains moments, entre l'eau et le plafond, il y avait juste l'espace de la tête et du casque

Une averse d'une demi-heure aurait été une catastrophe

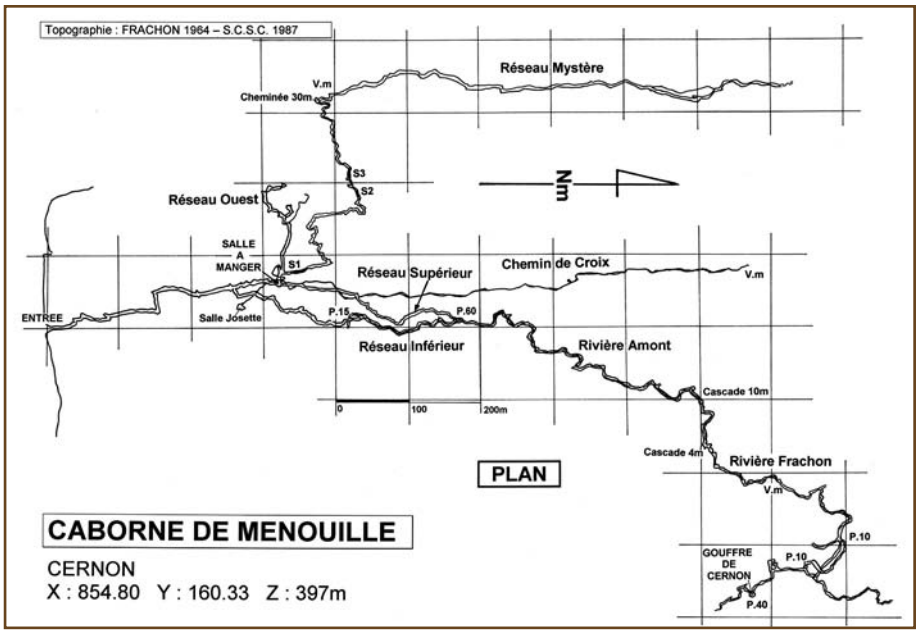
Là il fallait enlever son casque pour gagner quelques centimètres et conserver le nez et une partie du visage hors de l'eau. Cette lenteur et cette difficulté rendent les « spéléos » peu loquaces. L'abattement se lit sur leurs visages, abattement d'autant plus grand qu'ils savent qu'un seul orage, qu'une seule averse d'une demi-heure à peine risque de refermer le piège et de les noyer. Heureusement toute chose a une fin et après cette épreuve, de grandes salles immenses par rapport à la galerie qu'ils avaient suivie jusque-là devaient les récompenser. Un des « spéléos », après cette expédition devait déclarer : *Une joie indescriptible s'est alors emparée de nous, toutes nos peines, tous nos efforts prenaient là leurs sens véritables. C'est avec une joie presque sauvage que nous avons poursuivi l'exploration, nous courons, nous arrachant parfois aux rochers sans même nous en apercevoir. On dirait une équipe de forçats évadés.*

Et c'est ainsi que fut découverte cette cavité qui totalise plus d'un kilomètre de développement. L'obstacle terminal est pratiquement impossible à franchir : une voûte mouillante trop étroite pour être passée en plongée.

Quotidien « Le Progrès » du 4 décembre 1962.

Description de la cavité

Dans les actes du congrès de Neuchâtel de 1970, Jean-Claude Frachon fait une description détaillée du réseau sur plus de cinq pages. Nous ne présenterons ici que l'essentiel, pouvant intéresser les amateurs de classiques.



Galeries d'entrée

Initialement connues comme un boyau caillouteux de quelques décimètres de haut, les galeries d'entrée ont été transformées en tunnel par les travaux d'élargissement entrepris par EDF à partir de 1961. En période de crue, certains passages peuvent être noyés partiellement ou totalement (en juillet 1996, une équipe de spéléologues lyonnais s'est retrouvée bloquée à cet endroit montrant que cette zone reste inondable par fortes précipitations, malgré les aménagements réalisés).

À 320 m de l'entrée, sur la droite, débute le réseau Inférieur. Tout droit, 60 m de galeries ascendantes mènent à la Salle à manger, longue de 40 m et large de 10 m, où convergent cinq galeries décrites plus loin.

Réseau Supérieur

Dans la Salle à manger, en face de la galerie d'entrée, des échelons scellés mènent au réseau Supérieur. À gauche, l'entrée d'un laminoir marque l'accès au Chemin de Croix. Ce réseau Supérieur débute par une vaste galerie argileuse, à parcours aisé sur 150 m, malgré quelques escalades parmi des blocs. Après un passage bas sur 50 m, la galerie reprend sa taille primitive, tandis qu'on descend un petit ruisselet de 80 m. On débouche alors au sommet du « P60 », qui rejoint 40 m plus bas le réseau Inférieur. On est alors à 740 m de l'entrée (cote + 11 m).

Traversée du P60 et rivière Frachon

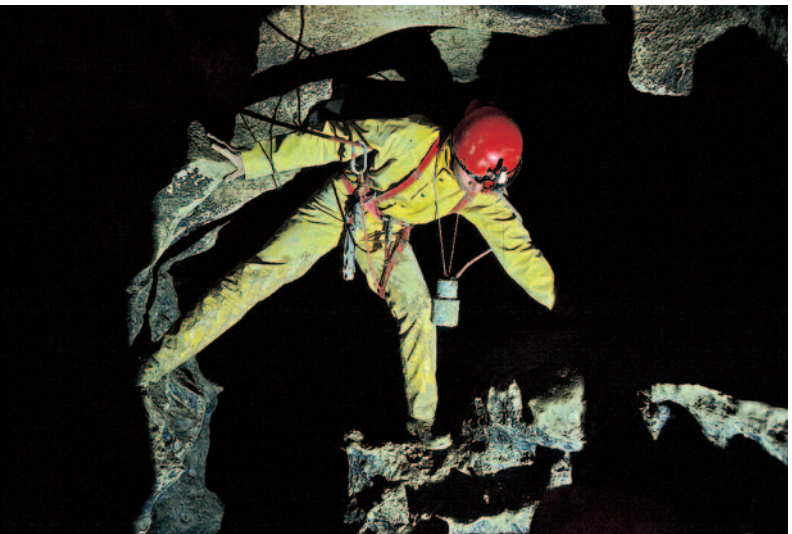
On peut franchir en opposition le sommet du P60 par une vire délicate (broches en place) d'une dizaine de mètres suivie d'une descente de 6 m.

On prend pied dans la rivière qui se jette dans le P60. Vers l'amont, on la remonte sans difficultés sur 500 m, hormis deux chatières, jusqu'à une cascade de 10 m. L'escalade en est aisée en étiage mais peut poser quelques problèmes en hautes eaux. Au sommet, on bute 50 m plus loin sur un bouchon stalagmitique.

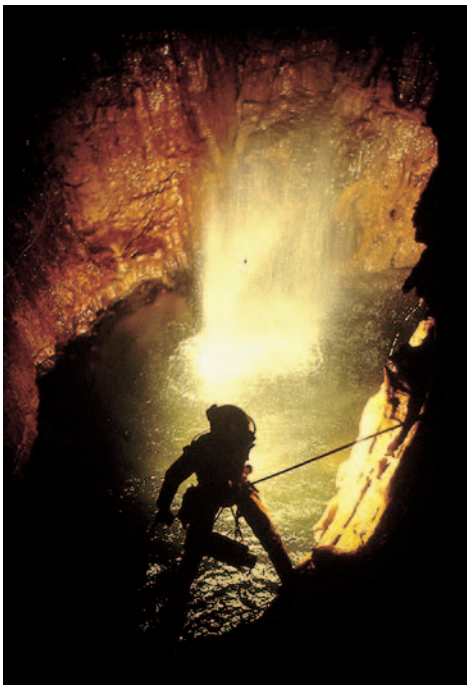
Il faut chercher un peu avant, en voûte, une lucarne ouverte à l'explosif. Un passage étroit descendant, puis une cascade de 4 m à remonter conduisent à la rivière Frachon. D'abord surbaissée pendant 125 m au-dessus d'un plan d'eau profond, la galerie devient plus confortable après une chatière. On atteint 220 m plus loin une petite salle close en amont par un siphon. On se trouve alors à 1630 m de l'entrée, à la cote +37 m. Au-delà de cet obstacle, une jonction a été réalisée avec le gouffre de Cernon, à +102 m, par 300 m de galeries non décrites ici.

Descente du P60 et réseau Inférieur

Au retour, on pourra descendre le P60 (profond de 40 m seulement malgré son nom), au lieu de le traverser en voûte, à condition d'avoir équipé au préalable le réseau Inférieur.



Opposition au sommet du « P60 ». *Cliché François Jacquier.*



Passage au-dessus du lac, vu depuis « la lucarne ». *Cliché Daniel Chailloux.*

Galeries du réseau Inférieur. *Cliché François Jacquier.*

À la base du puits, on contourne un lac profond par une traversée en paroi équipée d'un fil clair (cet équipement étant très malmené lors des crues par la cascade, on lui accordera une confiance limitée…). Il faut alors gagner par une escalade délicate une lucarne à 6 m au-dessus du plan d'eau. On redescend de l'autre côté de la même hauteur pour retrouver la rivière qui passe, elle, par un étroit goulet au ras de l'eau.

Vers l'aval, la rivière se perd rapidement, et on continue par une galerie semi-active, obstruée 150 m plus loin. On la quitte alors en gravissant, à gauche, une série de ressauts équipés d'étais vermoulus, où une grande prudence s'impose. On remonte ensuite un puits de 10 m, à équiper à l'aller avant d'entreprendre ce circuit. Puis 230 m de galeries rocheuses pittoresques rejoignent le carrefour mentionné plus haut, à 230 m de l'entrée.

Réseau Ouest

Au débouché des galeries d'entrée dans la Salle à manger, on atteint le réseau Ouest en utilisant sur la gauche les échelons métalliques scellés dans la coulée stalagmitique. Laisser à droite une diaclase conduisant 15 m plus loin à un siphon (réseau Mystère) et à gauche un petit boyau (réseau Est). Au sommet de la coulée, s'ouvre une vaste galerie en « trou de serrure ». Un parcours de 80 m en opposition sur des corniches argileuses conduit à un carrefour, à proximité d'un puits de 5 m où se perd un ruisseau :

- En suivant le lit du ruisseau vers l'amont, on remonte une série de cascatelles, suivies d'un boyau humide sans intérêt.
- En s'élevant en opposition de 3 ou 4 m, peu avant les cascatelles, on trouve une petite niche dans la paroi de gauche (rive droite du ruisseau). Cette niche est suivie d'une étroite chatière en « manivelle », suivie d'une petite galerie. Tout droit, on descend sur un éboulis dans une étroite diaclase avec ruisselet sans intérêt (longueur 100 m). À gauche à la sortie de la chatière, un passage bas débouche dans une petite salle décorée d'une coulée stalagmitique (l'escalade pourra en être effectuée par un varappeur ; elle est suivie d'une pente d'éboulis, surmontée d'une nouvelle cheminée de 7 m et de deux petites salles).

Au-dessus d'un talus argileux de 2 m, s'ouvre une petite galerie de 10 m. Un à-pic de 7 m permet alors de rejoindre la galerie du réseau Ouest, au carrefour situé à 80 m de la Salle à manger.

Dans la Salle à manger, accès au réseau Ouest. *Cliché de Jean-Luc Lacroix.*

Recommandations

Même si l'idée est séduisante, il ne faut plus envisager la traversée intégrale « Cernon-Menouille ». Le déversement des égouts dans le gouffre a entraîné le colmatage des passages étroits dans le secteur de la jonction… Par ailleurs, les aménagements spectaculaires de la galerie d'entrée donnent une impression de sécurité infondée. Le « siphon » peut toujours siphonner. Malgré les apparences, la zone d'entrée n'est pas fossile, comme l'atteste la photographie ci-dessous ! ●

L'entrée de la Caborne de Menouille, jour de l'an 1995. *Cliché Bernard Hostache.*

Bibliographie chronologique

CHANEAUX, J, (1949) : La Caborne de Menouille, près Moirans (Jura).- *Bulletin de l'Association spéléologique de l'Est* II (3) : p.37-41.

R.P. (1949) : Exploration à la Caborne de Menouille, près Moirans (Jura).- *Bulletin de l'Association spéléologique de l'Est* II (2) : p.27.

AA. (1959) : Exploration à la Caborne de Menouille.- *Spéléos*, bulletin du G.S. de Valence (26) : p.11.

CABAILLOT, P. (1959) : À la Caborne de Menouille.- *Grottes et gouffres*, bulletin du S.C.Paris 20 : p.11-16, 2 figures.

FRACHON, J.-C. (1962) : Activités du G.S.Jurassien.- *Spelunca*, bulletin de la Fédération française de spéléologie (2) : p.37-39, 1 figure.

FRACHON, J.-C. (1963) : Étude du réseau souterrain de Cernon-Menouille- *Spelunca*, bulletin de la Fédération française de spéléologie (3) : p.24-26.

DELANCE, J.-H. (1964) : Expédition à la Caborne de Menouille (Jura).- *Sous le plancher*, bulletin du S.C Dijon III (1) : p.12-15.

FRACHON, J.-C. (1964) : Exploration à la Caborne de Menouille.- *Spelunca*, bulletin de la Fédération française de spéléologie (3) : p.46.

FRACHON, J.-C. (1964) : Les grandes cavités du Jura français : département du Jura.- *Spelunca*, bulletin de la Fédération française de spéléologie (4) : p.24-30.

COLIN, J. (1966) : *Inventaire spéléologique de la France (BRGM). Département du Jura*, p.80 (plan).

G.S. JURASSIEN (1967) : Activités 1966.- *Spelunca*, bulletin de la Fédération française de spéléologie (3) : p.238.

MINVIELLE, P. (1970) : *Guide de la France souterraine*.- Paris, 477 p. (p.411).

FRACHON, J.-C. ; PÉTREQUIN, P. (1970) : Circulation souterraine des eaux dans le Jura calcaire (1).- *Cavernes*, bulletin des Sections neuchâteloises de la Société suisse de spéléologie (2) : p.107-109, 2 figures.

FRACHON, J.-C. (1971) : La Caborne de Menouille (Cernon, Jura français).- *Actes du 4ème Congrès suisse de spéléologie*, Neuchâtel, septembre 1970, p.125-137, 5 figures.

FRACHON, J.-C. (1971) : La Caborne de Menouille (Cernon, Jura français).- *Cavernes*, bulletin des Sections neuchâteloises de la Société suisse de spéléologie (1) : p.8-17, 3 figures.

FRACHON, J.-C. (1971) ; La Caborne de Menouille (Cernon, Jura français).- *Cavernes*, bulletin des Sections neuchâteloises de la Société suisse de spéléologie (2) : p.36-44, 2 figures.

THEROND, R. (1972) ; *Recherche sur l'étanchéité des lacs de barrage en pays karstique*, p.18-19, 43, 45-46, 94,102, 104,109, 296, 298, 303-305, 395, 409 (photographies, plan, coupe).

FRACHON, J.-C. *et al* (1975) : *Découverte du Jura souterrain* (CDS Jura).- p.14-17, 2 figures.

MINVIELLE, P. (1977) : *Grottes et canyons*, p.176-177, 4 figures.

FRACHON, J.-C. *et al* (1980) : *Découverte du Jura souterrain* (CDS Jura).- p.12-15, 2 figures.

FRACHON, J.-C. (1981) : Jura (*in* Chabert, C., *Les grandes cavités françaises, Fédération française de spéléologie*).- p.80-81.

AUCANT, Y. ; FRACHON, J.-C. (1983) : *Spéléo sportive dans le Jura franc-comtois* (Edisud).- p.25, 38-39, 3 figures.

FRACHON, J.-C. (1987) : Jura.- *Spelunca*, bulletin de la Fédération française de spéléologie (26) : p.6.

FRACHON, J.-C. (1988) : Jura.- *Spelunca*, bulletin de la Fédération française de spéléologie (30) : p.4.

FRACHON, J.-C. (1989) : Jura.- *Spelunca*, bulletin de la Fédération française de spéléologie (34) : p.4.

SPICHER, A. (1989) : *Le barrage de Vouglans* (Recto-Verso).- p.53, 1 figure.

AUCANT, Y. ; FRACHON, J.-C. ; SCHMITT, C. (1990) : *Spéléologie en Franche-Comté* (SHAG - SCJ).- p.13, 23-24, 53-57, 2 figures.

FRACHON, J.-C. *et al* (1992) : *Découverte du Jura souterrain* (CDS Jura).- p.18-21, 2 figures.

FRACHON, J.-C. (1994) : *Regards sur la petite montagne* (Adapemont).- p.47-51, 54, 59, 61, 6 figures.

FFS, ECOLE FRANÇAISE DE SPÉLÉOLOGIE et COMMISSION SCIENTIFIQUE (2001) : *Stage national Équipier scientifique 2001, Caborne de Menouille (FFS)* – 117 pages.